



**HAL**  
open science

## Exercices rhétoriques dans la correspondance de Fronton

Rémy Poignault

► **To cite this version:**

Rémy Poignault. Exercices rhétoriques dans la correspondance de Fronton . Cahiers des Études  
Anciennes, 2013. hal-02559743

**HAL Id: hal-02559743**

**<https://uca.hal.science/hal-02559743>**

Submitted on 30 Apr 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



## Exercices rhétoriques dans la correspondance de Fronton

Rémy Poignault

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesanciennes/553>  
ISSN : 1923-2713

### Éditeur :

Université d'Ottawa, Université Laval

### Édition imprimée

Date de publication : 12 mai 2013  
Pagination : 17-65  
ISSN : 0317-5065

### Référence électronique

Rémy Poignault, « Exercices rhétoriques dans la correspondance de Fronton », *Cahiers des études anciennes* [En ligne], L | 2013, mis en ligne le 20 août 2013, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesanciennes/553>

---



Les contenus des *Cahiers des études anciennes* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

## Exercices rhétoriques dans la correspondance de Fronton

RÉMY POIGNAULT  
Université Blaise Pascal – CELIS

La correspondance entre Fronton, Marc Aurèle et Lucius Vérus contient des informations intéressantes sur les liens entre maître et élèves, avec des manifestations d'affection, des questions relevant de l'intime — la santé, les incidents de la vie domestique, les anniversaires, les déplacements, les deuils —, ou des affaires — attitude à adopter lors de jugements, lettres de recommandation, conseils dans l'exercice du pouvoir... —, mais c'est aussi une correspondance relative à l'apprentissage oratoire quand bien même les princes ont dépassé l'âge d'être des élèves et ont accédé à la pourpre impériale. Ainsi dans l'*Ad Antoninum Imperatorem* I, 2, 1 (p. 152 F = 86, 26)<sup>1</sup> Fronton se réjouit-il de ce que Marc Aurèle lui donne encore le nom de maître : *Seni huic et, ut tu appellas, magistro tuo (...)*<sup>2</sup>, et il affirme que l'éloquence de Marc et de Vérus constitue sa fierté (*Ad Antoninum*

---

<sup>1</sup> Nous citons la correspondance de Fronton d'après la traduction de P. FLEURY (Fronton, *Correspondance*, Paris, Les Belles Lettres, 2003 (indication de la page suivie de F) et d'après l'édition de M. P. J. VAN DEN HOUT, *M. Cornelii Frontonis Epistulae*, Leipzig, Teubner, 1988, le premier chiffre est celui de la page et le second celui de la ligne. Les traductions de Fronton sont celles de P. FLEURY, parfois légèrement retouchées ; celles de Marc Aurèle sont nôtres.

<sup>2</sup> « Pour le vieil homme que je suis et, comme tu l'appelles, pour ton professeur (...) »

*Imperatorem* I, 2, 2 = 87, 17-18) : *Fieri etiam uos cotidie facundiores uideo et exsulto quasi adhuc magister*<sup>3</sup> ; et il se comporte, de fait, en professeur en prodiguant conseils et jugements. Encore, au début du groupe de lettres qu'on a appelé *De orationibus* 1 (p. 250 F = 153, 4-8), qui doit dater du début du règne de Marc Aurèle<sup>4</sup>, Fronton écrit *nam rursus faxo magistrum me experiare (...). Feres profecto bona uenia ueterem potestatem et nomen magistri me usurpantem denuo*<sup>5</sup>, avant de se lancer dans un examen critique d'écrits de l'empereur Marc Aurèle.

La critique s'est beaucoup intéressée à la défense de l'enseignement de la rhétorique par Fronton auprès d'un Marc qui se détachait d'elle au profit de la philosophie. On a aussi beaucoup étudié la conception frontonienne de l'éloquence impériale, en particulier l'image de la trompette<sup>6</sup> : *ut qui scias eloquentiam Caesaris tubae similem esse debere, non tibi arum, in quibus minus est soni, plus difficultatis* (*Ad Marcum Caesarem* III, 1, p. 86 F = 35, 21-23)<sup>7</sup>. On ne s'intéressera pas non plus aux jugements de Fronton sur les discours des princes, ni aux leçons

<sup>3</sup> « Je vois que vous devenez même plus éloquents chaque jour et je suis fier comme si j'étais encore votre professeur. »

<sup>4</sup> Voir la discussion de M. P. J. VAN DEN HOUT, *A Commentary on the Letters of M. Cornelius Fronto*, Leiden, Brill, 1999, p. 357-358.

<sup>5</sup> « car je vais de nouveau t'obliger à me subir comme maître (...). Tu supporteras certainement de bonne grâce que je recouvre mes anciennes prérogatives et mon titre de maître. »

<sup>6</sup> Sur le thème de la *tuba* chez Fronton, *cf.*, entre autres, P. SOVERINI, « Aspetti e problemi delle teorie retoriche frontoniane », *ANRW* II, 34, 2, p. 925-945 ; P. FLEURY, « La flûte, le général et l'esclave : analyse de certaines métaphores rhétoriques chez Fronton », *Phoenix* 55 (2001), p. 108-123 ; P. FLEURY, *Lectures de Fronton. Un rhéteur latin à l'époque de la Seconde Sophistique*, Paris, Les Belles Lettres, 2006, p. 104-120 ; G. MARINI, « La tromba di Frontone : strumenti musicali a fiato e tipologia di eloquenza di età imperiale », in G. ABBAMONTE & ALII (eds), *Discorsi alla prova*, Naples, Giannini, 2009, p. 319-341.

<sup>7</sup> « sachant que l'éloquence d'un César doit être semblable à une trompette, non pas aux flûtes, qui possèdent moins d'éclat, mais plus de difficultés. »

dont les circonstances du moment peuvent suggérer l'idée. Nous n'en donnerons ici qu'un exemple. Dans l'*Ad Marcum Caesarem* II, 2, 1-3 (p. 66-68 F = 17, 18-19, 15), Fronton tire parti des réactions du public à l'un de ses discours — réactions qu'Aufidius Victorinus va rapporter au prince — pour montrer ce qui peut plaire au public, et à quoi il convient, par conséquent, de se conformer, Fronton faisant de l'auditoire, sous certaines conditions toutefois, la mesure de l'éloquence. Il montre là quelles sont l'*elegantia* (le « goût ») et les *aures hominum hoc tempore* (17, 18-19)<sup>8</sup>. Le public a vivement acclamé le passage « *omnis tunc imago patriciis pingebatur insignibus* » (17, 21)<sup>9</sup>, tandis qu'il a été insensible à « *ut si quis ignem e rogo et ara accensum similem putet, quoniam aequae luceat* » (18, 1-2)<sup>10</sup>. Dans une démarche pédagogique, Fronton tire explicitement la leçon de cette expérience concrète d'actualité, où son attente a été déçue et qui montre qu'il est particulièrement sensible aux réactions du public : *quorsum hoc rettuli ? Vti, domine, ita compares, ubi quid in coetu hominum recitabis, ut scias auribus seruiendum ; plane non ubique nec omni modo, attamen nonnumquam et aliquando* (18, 3-5)<sup>11</sup>. Le propre de l'éloquence est de toucher le public, il convient, donc, de ne pas aller contre son goût, tout en trouvant un équilibre entre les exigences de l'art et celles de l'auditoire.

Nous voudrions ici nous en tenir à une partie de l'enseignement rhétorique<sup>12</sup> proprement dit que l'on trouve dans cet échange de

---

<sup>8</sup> « l'attention des hommes de notre temps. »

<sup>9</sup> « “ alors tout portrait était embelli de patriciennes distinctions ”. »

<sup>10</sup> « “ comme si l'on tenait pour semblables des feux allumés sur un bûcher et sur un autel sous prétexte qu'ils brûlent tous les deux ”. »

<sup>11</sup> « À quelle fin ai-je rappelé cela ? Pour que, souverain, tu te prépares, lorsque tu prononceras quelque discours devant une assemblée, à savoir qu'il faut te dévouer à leurs oreilles. En clair, non pas partout ni par tous les moyens, mais parfois et en quelques occasions. »

<sup>12</sup> Rhétorique et éthique sont toutefois très liées dans l'enseignement de Fronton : cf., par exemple, P. GRIMAL, « Ce que Marc-Aurèle doit à Fronton », *REL* 68 (1990), p. 151-159, qui met en avant la

lettres, celle qui concerne les exercices traditionnels, réservant éventuellement pour une autre recherche la question de la méthode d'enseignement par correspondance de Fronton qui consiste à donner certains de ses textes à lire comme modèles ou sujets de réflexion, ou encore à émettre un jugement sur les discours ou autres écrits « réels » de ses interlocuteurs, ou encore, par une sorte de jeu, à utiliser l'objet même de la lettre pour faire une démonstration rhétorique.

Dans le *De eloquentia* II, 19 (p. 238 F = 144, 17-145, 2), essayant de ramener Marc à l'art oratoire et de le convaincre qu'il ne faut pas plus mépriser les exercices de la rhétorique que ceux de la philosophie, Fronton lui montre tout le bénéfique qu'il a eu quand il travaillait son éloquence, car cela lui permettait, grâce à la maîtrise acquise, de gagner du temps dans ses activités ; il établit alors comme une liste d'exercices usuels :

*Tum si quando tibi negotiis districto perpetuae orationis conscribundae tempus deesset, nonne tu tumultuaris quibusdam et lucratiuis studiorum solaciis fulciebas, synonymis colligendis, uerbis interdum singularibus requirendis, ut ueterum commata, ut cola synonymorum ratione conuerteres, ut de uolgaribus elegantia, de contaminateis noua redderes, imaginem aliquam accommodares, figuram iniceres, prisco uerbo adornares, colorem uetusculum adpingeres ?*

Alors si parfois, tu n'avais pas le temps de rédiger un discours suivi, perpétuellement empêché par tes affaires, n'étais-tu pas soutenu par des allègements dans l'étude, hâtifs, mais profitables : la cueillette de synonymes, la quête parfois de mots rares, afin de changer par le système des synonymes les périodes des anciens et les membres de

---

φιλοστοργία ; P. V. COVA, « Frontone e Marco Aurelio : un vecchio a un giovane », *Commentari dell'Ateneo di Brescia*, (1992), p. 27-37. La dimension politique n'est pas absente : J.-P. MARTIN, « Fronton *magister imperatorum* », in C. ALONSO DEL REAL & ALII (eds), *Vrbs aeterna*, Pampelune, EUNSA, 2003, p. 65-81.

leurs phrases, afin de rendre élégant ce qui était vulgaire, neuf ce qui était souillé, en adaptant quelque image, en insérant une figure, en utilisant les mots anciens pour décorer, en ajoutant une teinte légèrement antique ?

Nous trouvons là toute une gamme d'exercices<sup>13</sup>.

Juste auparavant (144, 12-16) Fronton a mis en avant les facultés que Marc recherchait dans son art quand il le pratiquait :

(...) *nonne omnis oratorum copias sectabare : refutandi sollertiam, augendi facultatem, eludendi uenustatem, permouendi delectandique, deterrendi incitandique, ornandi, conciliandi, infamandi, laxandi audientium animos aut alliciendi, rectam quandam in dicendo potentiam ac potestatem ?*

(...) ne poursuivais-tu pas toutes les richesses des orateurs : l'habileté de la réfutation, la facilité d'amplification, l'élégance de l'esquive, un pouvoir direct quand il s'agit de parler et une puissance d'émouvoir et de charmer, de détourner et de pousser vers l'avant, d'orner, de concilier, de blâmer, de détendre ou de gagner l'esprit des auditeurs ?<sup>14</sup>.

Un peu plus haut encore (141, 20-142, 3), Fronton a énuméré les usages rhétoriques que ne manquait pas d'employer le stoïcien Chrysippe :

*Num contentus est docere, rem ostendere, definire, explanare ? Non est contentus, uerum auget in quantum potest, exaggerat, praemunit, iterat, differt, recurrit, interrogat, describit, diuidit, personas fingit, orationem suam alii accom<m>odat : ταῦτα δ' ἐστὶν αὐξῆιν,*

<sup>13</sup> Quintilien, X, 1, 7-8, critique ceux qui font apprendre des listes de synonymes, car cela ne permet pas de choisir les mots avec discernement, mais il préconise de lire et d'écouter ce qu'il y a de mieux, pour pouvoir utiliser le mot qui convient dans un contexte donné.

<sup>14</sup> Pour les buts de l'orateur, cf., par exemple, Quintilien, III, 5, 2 ; VIII, 4 ; IV, 2, 129 ; XI, 3, 154 ; Cicéron, *De oratore* I, 30.

διασκευάζειν, <ἐξ>εργάζεσθαι, πάλιν λέγειν, ἐπαναφέρειν, παράπτειν, προσω<πο>ποιε<ι>ν.

*Videsne ab eo paene omnia oratorum arma tractari ?*

Se contente-t-il d'enseigner, de montrer les choses, de définir, d'expliquer ? Il ne s'en contente pas, mais l'enrichit autant qu'il peut, il amplifie, prévient les attaques, répète, remet à plus tard, revient en arrière, interroge, décrit, divise, façonne des personnages, ajuste son discours à celui de l'autre : tel est le sens d'*augmenter*, *diviser*, *traiter à fond*, *récapituler*, *revenir en arrière*, *attaquer*, *introduire des personnages*. Ne vois-tu pas qu'il manie presque toutes les armes oratoires ?<sup>15</sup>.

Fronton recourt ici au vocabulaire technique grec de ses maîtres, mais il n'y a pas le même nombre de termes latins et grecs ici et il ne s'agit pas toujours de stricts équivalents<sup>16</sup>.

## I

### Jugements

Le maître émet des jugements critiques, positifs ou négatifs, sur la production de ses élèves, pour mieux les guider. Et l'on constate qu'afin de montrer son admiration pour un discours de Fronton, Marc énumère toute une série de mots grecs et latins évoquant ses qualités stylistiques, l'élève ayant bien intégré les leçons du maître et jugeant sa production en usant de ses catégories comme si les rôles étaient inversés (*Ad Marcum Caesarem* II, 6 = 27, 11 sq.).

Tout à la fin d'une lettre que l'on peut dater des années 143-145<sup>17</sup> (*Ad Marcum Caesarem* III, 17, 4 p. 110 F = 50, 6-7), Fronton loue l'emploi d'un mot par Marc, sans qu'on puisse

<sup>15</sup> Pour *explanare*, cf. Cicéron, *De oratore* II, 86 ; *personas fingere* et la prosopopée : Quintilien, IX, 2, 29 sq. ; Aelius Théon, *Progymnasmata* 8.

<sup>16</sup> M. P. J. VAN DEN HOUT, *op. cit.*, p. 340 : seuls *auget*, *iterat*, *accommodat* et *personas fingit* ont ici leur équivalent grec.

<sup>17</sup> Cf. M. P. J. VAN DEN HOUT, *op. cit.*, p. 131.

savoir dans quel contexte, le verbe *battunt* (« ils s’escriment ») à propos de la *disciplina* des Perses : *bene* « *battunt* » *aisti* (« tu as dit à juste titre *battunt* (ils s’escriment) »). Mais qu’il s’agisse de *Persae*, de « Perses » nous incite à penser que le texte de Marc n’était pas un discours « réel », mais un exercice, récit, éloge, déclamation...

Dans la même lettre *Ad Marcum Caesarem* III, 17, 1 (p. 108 F = 49, 4) Fronton, pour, peut-être, mieux faire passer sa critique, feint de craindre de se montrer trop indulgent et, usant d’un terme fort, parle ensuite de *delictum aliquod* pour désigner la faute commise par Marc dans ce qui semble bien être un exercice, et imputée au manque de constance dans l’étude de la rhétorique dont fait preuve le jeune homme (49, 5 : *uel desididia uel indiligentia* « la paresse ou la négligence »), qu’il oppose à ses talents naturels (*ingenium*). Il se livre alors à une leçon sur l’épidictique, recourant pour cela à une dénomination technique, grecque : l’ὕποθεσις<sup>18</sup> choisie par Marc est ἐπιδεικτική ; Fronton, après avoir rappelé les trois genres — épidictique, délibératif, judiciaire — en utilisant des termes grecs analogues à ceux de la *Rhétorique* d’Aristote (I, 3, 1358b) et les « trois formulations de discours » (49, 14 : *tres (...) formulae (...) orationis*), « le simple, le moyen et l’élévé », toujours en grec<sup>19</sup>

---

<sup>18</sup> Quintilien, III, 5, 7 : le terme grec correspond au latin *causa* et désigne des questions définies, impliquant des personnes, des faits et des circonstances temporelles.

<sup>19</sup> On retrouve les mêmes termes, mais dans un ordre différent chez Aulu-Gelle, VI, 14 : (...) *genera dicendi probabilia sunt tria, quae Graeci χαρακτῆρας uocant nominaque eis fecerunt ἄδρὸν, ἰσχνόν, μέσον* : « (...) il y a trois styles à recommander que les Grecs appellent χαρακτῆρας et ils les ont nommés ἄδρὸν (abondant), ἰσχνόν (sobre), μέσον (moyen) » (trad. Marache). Quintilien, XII, 10, 58, donne les mêmes termes grecs, sauf pour μέσον, qu’il convient quand même de retrouver dans la dénomination latine qu’il donne de l’une des dénominations grecques du style moyen : *tertium alii medium ex duobus, alii floridum (namque id ὀνθηρόν appellant) addiderunt* :

(49, 15 : ἰσχρόν, μέσον, ἄδρόν), souligne qu'« il n'y a à peu près pas place dans l'épidictique pour *le style simple* » (49, 15 : *prope nullus in epidicticis τῷ ἰσχυρῷ locus*) et qu'« il y a peu de place pour *le style moyen* » (49, 17 : *pauca τῷ μέσῳ χαρακτῆρι*), car « tout dans *le style épidictique* doit être dit *d'un ton élevé*, en tout lieu il faut l'ornier, en tout lieu utiliser des décorations éclatantes » (49, 16-17 : *omnia ἐν τῷ ἐπιδεικτικῷ ἄδρωῶς dicenda, ubique ornandum, ubique phaleris utendum*), ce qui le rend beaucoup plus difficile, étant donné qu'il « est posé sur les hauteurs » (49, 13-14 : *in arduo situm*). C'est par des lectures appropriées, de la persévérance et avec l'aide de son maître qu'il parviendra à y réussir. Plus qu'une leçon, il s'agit d'un rappel pour mettre en avant la difficulté de la tâche, mais en montrant qu'avec des efforts et en se laissant guider par son maître Marc y réussira très brillamment : *me uade, me praede, me sponsore celeriter te in cacumine eloquentiae sistam* (p. 110 F = 50, 2-3)<sup>20</sup>.

## II

### Lectures

L'enseignement rhétorique repose sur la lecture de bons textes capables de servir de modèles. Il se trouve précisément que le recueil de correspondance de Fronton s'ouvre sur un fragment de lettre annonçant l'envoi par le maître d'un ouvrage à Marc, sans qu'on en sache l'auteur, mais qui devait sans nul doute être d'une lecture profitable : *librum hunc descriptum*, « la copie de ce livre » (*Ad Marcum Caesarem* I, 1, p. 40 F = 1, 6).

À propos des essais de Marc dans le genre épidictique Fronton évoque les « très nombreuses lectures » (*Ad Marcum Caesarem* III, 17 = 49, 18 : *plurimas lectiones*) de son élève : comédies,

---

« quant au troisième que l'on a ajouté, les uns l'appellent intermédiaire, les autres fleuri (car on le nomme en grec ἀνθηρόν) » (trad. Cousin).

<sup>20</sup> « je serai ton répondant, ton garant, ta caution, je te porterai rapidement au sommet de l'éloquence. »

Atellanes, orateurs anciens (parmi lesquels le maître recommande particulièrement Caton et Caius Gracchus parce qu'ils ont une éloquence de *tuba*), Ennius, les tragiques, en soulignant l'intérêt de la poésie dans la formation rhétorique, et la lecture plus récente des « discours élégants et d'apparat » (50, 1 : *ornatas et pompaticas orationes*). Mais il faut de la persévérance, car c'est un commerce régulier avec ces textes qui permet de progresser et il faudra à Marc se familiariser davantage avec ce type de discours : *noli postulare statim eas imitari posse (Ad Marcum Caesarem III, 17, p. 110 F = 50, 1-2)*<sup>21</sup>.

Fronton a envoyé, à sa propre demande, à Vérus, qui semble reprendre contact avec lui après une longue période, deux de ses discours, sans doute pour qu'il en tire matière à réflexion ; ces deux discours ont été choisis par Marc, mais Fronton en a ajouté de lui-même un troisième, le *Pour Demonstratos* ; toutefois, ayant appris de Marc que Vérus était favorable à Asclépiodotus attaqué dans ce discours, il essaie de s'excuser auprès de Vérus en regrettant qu'il lui ait été impossible de supprimer (*abolere*) ce discours et en affirmant qu'il souhaite devenir l'ami d'Asclépiodotus, comme cela a été le cas pour Hérode Atticus, contre qui il a été amené à parler (*Ad Verum Imperatorem I, 8, p. 194-6 F = 113, 1-17*). Une lettre de Fronton à Marc Aurèle rend compte à Marc de l'envoi de cette lettre à Vérus et en cite un passage de façon approximative (*Ad Antoninum Imperatorem III, 4, p. 180 F = 102, 9-21*). Nous ne sommes pas dans le cadre d'exercices oratoires, mais de lectures qui relèvent à la fois d'un code mondain — une reprise de contact du prince avec son ancien maître — et du plaisir littéraire, sans que soient à exclure des considérations plus politiques, au sens large du terme.

La correspondance nous offre, d'autre part, des exemples de la circulation des discours de Fronton parmi ses amis, ainsi du *Pro Bithynis*, qu'il a remanié en y ajoutant *multa (...) noua (Ad amicos I, 14, 2, p. 294 F = 180, 8-13)* ; et dans une lettre à Praecilius Pompeianus (*Ad amicos I, 15, p. 296 F = 180, 14-181, 7*), il indique qu'il y a plus d'un an, il a entrepris de corriger ce

---

<sup>21</sup> « garde-toi de prétendre pouvoir les imiter sur-le-champ. »

discours, puis a interrompu sa révision à cause de la maladie, se désintéressant ensuite de ce texte ; il se réfère avec Praecilius Pompeianus à la théorie oratoire puisqu'il dit qu'il avait discuté *de partitionibus orationum*<sup>22</sup> et s'était montré satisfait de sa manière de procéder : *dixeram et prae me tuleram satis me diligenter in ista oratione co<n>iecturam, quae in crimine mandatae caedis uerteretur, diuisisse argumentis ac refutasse*<sup>23</sup>. Dans sa lettre à Aufidius Victorinus, c'est l'élégance du discours revu qu'il souligne (<no>n inornate) et l'ajout « notamment » d'« un passage sur les antécédents »<sup>24</sup> (*locus inprimis de acta uita*), qu'il lui demande de lire conjointement avec « cet écrit remarquable pour P. Sylla, que nous laissa Cicéron sur un sujet semblable ; non pas pour que tu les compares l'un et l'autre en parallèle, mais pour que tu mesures combien notre faible talent est éloigné de cet homme d'une extraordinaire éloquence » (180, 10-13)<sup>25</sup>. Il faut bien évidemment faire la part de la coquetterie d'auteur et voir là que Fronton est fier de se comparer à Cicéron, qui sert ici de modèle de référence pour ce type d'écrits. En tout cas, on voit ainsi que Fronton se donnait à lire pour parfaire l'éloquence de ses destinataires.

---

<sup>22</sup> Pour la *partitio* ou *diuisio* comme partie du discours, *cf.*, par exemple, L. PERNOT, *La Rhétorique dans l'Antiquité*, Paris, Livre de Poche, 2000, p. 287 ; pour la *coniectura*, concernant l'existence du fait, *cf.* p. 293 ; pour la *refutatio* ou *confutatio*, p. 287, et *Rhétorique à Hérennius I*, 18 *sq.*

<sup>23</sup> « j'avais dit et proclamé que j'avais dans ce discours bien attentivement divisé en arguments et réfuté la conjecture, qui concernait un meurtre commandé. »

<sup>24</sup> Pour M. P. J. VAN DEN HOUT, *op. cit.*, p. 424, il s'agirait du *Pro Sylla 21 sq.*, où Cicéron doit se défendre de ne pas être un patricien, comme Fronton a dû se défendre d'être un *homo nouus* de Circa. Mais pour P. FLEURY, dans sa traduction de Fronton, p. 295, n. 336, ce sont plutôt les « antécédents de la cause ».

<sup>25</sup> *si legeris quid in simili re M. Tullius pro P. Sylla egregie scriptum reliquit, non ut par pari compares, sed ut aestimes nostrum mediocre ingenium quantum ab illo eximia eloquentiae uiro abfuit.*

Le texte sur Arion, qui fait partie de la collection, mais qui ne porte aucune indication permettant de lui donner un caractère épistolaire, car la seule mention qui le présente est *M. Frontonis Arion*, constitue un récit ou peut-être une fable ; mais on ne peut savoir s'il s'agit d'une œuvre de Fronton antérieure même à sa désignation comme maître des princes<sup>26</sup> ; toutefois rien n'empêche que Fronton ait écrit ce texte en vue de constituer comme un modèle du genre, en tant que correction d'exercice ou texte à imiter<sup>27</sup> ; mais ce ne sont que des suppositions (p. 376-378 F = 241, 1-242, 10).

Il est, parmi les lettres ajoutées (8, p. 388-395 F = 250, 8-255, 6), une missive de Fronton en grec adressée à Marcus, qualifié de φίλε παῖ, où Fronton envoie à son correspondant, après un texte de Lysias et un autre de Platon — qui doivent être des extraits ou, selon certains, des imitations du *Phèdre* (respectivement 231a-234c et 237b-241d)<sup>28</sup> —, un troisième texte, de lui-même cette fois, à propos d'Éros. On peut penser que Fronton offre ainsi dans cet *Éroticos* à son élève divers discours, de points de vue variés, sur un même thème pour lui enseigner comment rédiger un discours de controverse, ou tout au moins offrir une réponse brillante ; toutefois, comme le fait remarquer P. Fleury, Fronton n'est pas maître de rhétorique grecque, mais latine et il ne saurait empiéter sur le domaine de ses confrères<sup>29</sup>. Sans doute y a-t-il là seulement un exercice de virtuosité. Mais Fronton dit clairement que c'est un objet sinon d'étude, du moins de réflexion, montrant que l'on peut trouver des idées qui soient à la fois nouvelles et sensées : « Dorénavant tu étudieras si je dis à la fois du neuf et du juste » (250, 17-18)<sup>30</sup>. De sa part à lui, il semble bien qu'il

<sup>26</sup> C'est une possibilité évoquée par M. P. J. VAN DEN HOUT, *op. cit.*, p. 544-545.

<sup>27</sup> *Contra*, M. P. J. VAN DEN HOUT, *op. cit.*, p. 545.

<sup>28</sup> Cf. P. FLEURY, dans sa traduction de Fronton, p. 388, n. 422.

<sup>29</sup> P. FLEURY, *Lectures de Fronton*, Paris, Les Belles Lettres, 2006, p. 304, qui étudie, p. 283-323, de façon approfondie l'*Éroticos*.

<sup>30</sup> Προσέχους δ' ἄν ἤδη τὸν νοῦν, εἰ καινὰ τε ἄμα καὶ δίκαια λέγω.

s'agisse d'un exercice de réécriture ou plutôt de variations sur un thème philosophique, comme s'il voulait démontrer qu'il a aussi des capacités en grec.

Fronton indique aussi des exemples à ne pas suivre, en critiquant de manière parfois virulente le style de certains auteurs, comme, par exemple, sa critique de Sénèque<sup>31</sup> et de Lucain, qui reproduisent la même idée sous mille formes et font comme s'ils modulaient une même voyelle avec de multiples accents (*De orationibus* 1-6, p. 250-254 F = 153-155, 15) ; ou sa critique de l'éloquence des Césars (*Ad Verum Imperatorem* II, 10, p. 204 sq. F = 123, 3 sq.).

Fronton recommande la lecture d'auteurs qui tranchent par rapport au canon de Quintilien. Il choisit des écrivains archaïques ou archaïsants et laisse de côté bien des écrivains recommandés par Quintilien (comme César, Virgile, Horace, Tite-Live, Ovide, Térence)<sup>32</sup>.

Dans les ouvrages qu'il suppose, non sans une certaine ironie, que Marc lit à Alsium, on retrouve des auteurs qu'il recommande par ailleurs et il y ajoute le bénéfique particulier que le prince peut retirer de chacun d'entre eux : Plaute (pour se perfectionner : *expolires*), Accius (pour se rassasier : *expleres*), Lucrèce (pour trouver le calme : *delenires*), Ennius (pour s'enflammer : *incenderes*) (*De feriis Alsiensibus* III, 1, p. 356 F = 227, 5-12).

Dans le jugement formulé de façon très rapide, d'un seul mot, sur les caractéristiques de certains auteurs dans *De eloquentia* I,

---

<sup>31</sup> Cf. P. FLEURY, « De la virulence d'un idéal rhétorique : la vitupération de Sénèque par Fronton », *RPh* 74 (2000), p. 43-59.

<sup>32</sup> G. P. SELVATICO, « Lo scambio epistolare tra Frontone e M. Aurelio : Esercitazioni retoriche e cultura letteraria », *MAT* 5 (1981), p. 225-301. Sur les lectures recommandées par Fronton, cf. aussi H. GÄRTNER, « Ein Kronprinz und sein Lehrer. Marc Aurel in seiner Korrespondenz mit Fronton », in P. NEUKAM (ed.), *Struktur und Gehalt*, Munich, Bayer. Schulbuchverl., 1983, p. 25-49 ; J. DALFEN, « Ausbildung und persönliche Bildungsinteressen : Marc Aurels Briefwechsel mit seinem Lehrer Fronton », in E. SIGOT (ed.), *Otium – Negotium : Beiträge des Interdisziplinären Symposions der Sodalitas zum Thema Zeit*, Vienne, Praesens, 2000, p. 121-136.

2, p. 220 F = 133, 11-134, 6, on perçoit qu'ils sont, en quelque sorte, outre par genres, rangés par catégories stylistiques, de manière à fournir à l'élève, ou à l'orateur confirmé, des exemples de style selon les besoins de la cause. Ainsi, chez les poètes, Lucilius est « sobre » (*gracilis*), Albucius « simple » (*aridus*), Lucrèce « sublime » (*sublimis*), Pacuvius « moyen » (*mediocris*), Accius « inégal » (*inaequalis*), Ennius « varié » (*multiformis*) ; chez les historiens, Salluste écrit « d'une manière structurée » (*structe*), Pictor « sans soins » (*incondite*), Claudius « agréablement » (*lepide*), Antias « sans grâce » (*inuenuste*), Sisenna « longuement » (*longinque*), Caton « en multipliant les termes » (*uerbis (...) multiugis*), Coelius « en les réduisant » (*uerbis (...) singulis*). Chez les orateurs, Caton « fit dans le sauvage » (*infeste*), Gracchus « dans le séditieux » (*turbulente*), Cicéron « dans le glorieux » (*glorioso*) ; « d'autre part, dans les procès, le même Caton enrage, Cicéron triomphe, Gracchus se soulève, Calvus querelle »<sup>33</sup>.

Marc nous confirme qu'il lit Caton (*Ad Marcum Caesarem* II, 7 = 28, 2-3 ; *Ad Marcum Caesarem* IV, 5 = 61, 14-15 : le discours *De bonis Pulchrae* et un autre, qu'il a empruntés à la bibliothèque d'Apollon ; *Ad Marcum Caesarem* IV, 6 = 62, 10-12 : le *De agricultura*) ; il avoue ailleurs avoir lu passionnément Caton, mais avoir négligé Salluste (*Ad Marcum Caesarem* II, 17 = 34, 18-21). Il rend à Fronton le livre qu'il lui avait prêté pour qu'il puisse lire un discours de C. Gracchus (*Ad Marcum Caesarem* III, 19 = 51, 2-10), et montre son intérêt pour cet orateur (*Ad Marcum Caesarem* IV, 2 = 56, 1-4). Les ouvrages circulent entre le maître et le disciple : Fronton lui a envoyé le *Sotade* d'Ennius (*Ibid.*). Marc lui demande de lui envoyer des lettres de Cicéron complètes ou non et de lui signaler celles qui lui permettront de gagner en faculté expressive : *ad facultatem sermonis fouendam* (*Ad Antoninum Imperatorem* III, 7). Il se dit touché par une lettre de Cicéron (*Ad Marcum Caesarem* III, 15 = 47, 16-17). Une autre fois (*Ad Antoninum Imperatorem* IV, 1 =

---

<sup>33</sup> *iam in iudiciis saeuit idem Cato, triumphat Cicero, tumultuatur Gracchus, Caluus rixatur.*

105, 13-15) il demande des textes très éloquents, du Fronton, du Caton, du Cicéron, du Salluste, du Caius Gracchus, ou quelque poète, des *excerpta* de Lucrèce ou d'Ennius.

Plusieurs lettres signalent l'envoi ou la demande d'*excerpta*. Marc annonce ainsi qu'il a réalisé cinq tomes d'*excerpta* à partir de soixante ouvrages, dont des Atellanes de Novius et de petits discours de Scipion (*Ad Marcum Caesarem* II, 5 = 28, 19-24). Il remercie Fronton de lui montrer ses *excerpta* (*Ad Marcum Caesarem* III, 19 = 51, 2-10).

Fronton recommande à maintes reprises les *excerpta*, ainsi de Salluste, dans un passage où il est question de maximes : *Plurimum tibi in oratione facienda prodest tum certe quidem cottidie <excerptere aut> ex Iugurtha aut ex Catilina* (*Ad Marcum Caesarem* III, 12, p. 100 F = 44, 13-14)<sup>34</sup>. C'est dire que ce sont des ouvrages à pratiquer chaque jour pour s'imprégner de ce qu'ils ont de mieux, que l'on aura pris soin de retranscrire pour s'en inspirer.

Fronton dans *Ad Antoninum Imperatorem* III, 1 (p. 170-178 F = 96, 16-101, 19), longue lettre où il traite des figures chez les historiens, cite de très larges extraits de Salluste concernant le portrait (*forma*) de Jugurtha, la caractérisation (*forma*) de l'Afrique, du consul, des soldats vivant dans la mollesse, celles de Metellus, de Marius, de Sempronius, la présentation des sentiments des femmes et du peuple à Rome. Fronton se contente de préciser le contenu sous une forme minimale, du type *Iugurthae forma eiusmodi est* (« le portrait de Jugurtha va ainsi »), *hoc de co(n)s(ulis) peritia* (« il dit ceci à propos de l'habileté du consul »), *milites deinde corrupti* (« ensuite il parle des soldats corrompus ») ou simplement *effeminatio* (« sur la mollesse »), *tum forma Marii* (« alors que le portrait de Marius va ainsi »). La citation s'accompagne parfois d'un court jugement : *tum illa persequitur non inscite* (« alors il poursuit son propos non sans art »), ou, comme transition entre le portrait de Marius et celui de Sempronius : *sed forma ea <im>perato<ris>* ;

<sup>34</sup> « Il t'est grandement utile pour composer des discours d'extraire quotidiennement des passages, soit du Jugurtha soit du Catilina. »

*perlegere* <et uo>*luptaria*<sup>35</sup>, où il souligne la différence de tonalité. Il s'agit de donner à méditer à l'élève des passages particulièrement significatifs de différents types de portraits personnels ou de masse.

Fronton envoie à Marc Aurèle ses propres *excerpta* de Cicéron effectués à partir de la correspondance uniquement, ce qu'il prise le plus chez l'Arpinate. C'est son exemplaire unique et il demande à son correspondant de le lui renvoyer après l'avoir fait retranscrire s'il le juge bon. Ainsi, même dans sa pleine maturité, Fronton a besoin de se référer à Cicéron pour se parfaire. Il y a trois livres d'*excerpta*, tirés pour deux d'entre eux des lettres à Brutus et pour le troisième des lettres à Axius. Fronton nous renseigne sur ses critères de sélection :

*Memini me excerpisse de Ciceronis epistulis ea dumtaxat, quibus inesset aliqua de eloquentia uel philosophia uel de re p(ublica) disputatio ; praeterea si quid elegantius aut uerbo notabili dictum uideretur, excerpsi.*

Je me suis souvenu que j'avais extrait des lettres de Cicéron seulement les passages où il y avait quelque discussion sur l'éloquence, la philosophie ou la politique ; de plus, si quelque propos me semblait formulé de manière plus élégante ou avec des termes remarquables, je l'ai inclus dans les extraits (*Ad Antoninum Imperatorem* III, 8, p. 180-2 F = 104, 4-14).

Ainsi donc, ce qu'il retient n'a pas seulement trait au style, mais aussi aux idées, Cicéron étant destiné à inspirer aussi bien le fond que la forme.

Fronton fait circuler des textes auprès de ses amis. Ainsi, il promet à Volumnius Quadratus des « textes cicéroniens corrigés et ponctués » (*Ad amicos* II, 2, p. 306 F = 187, 10 : *Ciceronianos emendatos et distinctos*) avec ses propres annotations (*adnotatos a me*), mais dont il ne veut pas qu'elles soient rendues publiques. Il exerce, donc, comme une sorte d'édition critique, réservée à ses

---

<sup>35</sup> « mais cela est le portrait d'un général ; lis aussi ce passage d'un registre plus voluptueux. »

proches ou qu'il ne juge pas encore prête pour une publication. Mais il ne s'agit plus là d'*excerpta*.

Ces textes ne sont pas seulement des références stylistiques, mais ils peuvent valoir pour les moyens extralinguistiques utilisés pour émouvoir. Fronton évoque le discours de Caton contre Sulpicius Galba<sup>36</sup>, dont Marc apportera le texte à Centumcellae (*Ad Marcum Caesarem* III, 21, p. 112 F = 51, 25-26), non dans une édition séparée, puisqu'il est question du jugement de Caton sur les procédés de commisération employés par Galba pour se faire acquitter — postérieur, donc, au discours —, mais sans doute dans les *Origines*, où ce discours devait être inséré avec des remarques de Caton<sup>37</sup>. Le maître renvoie l'élève au texte : « Mais examine toi-même ce qu'il en est exactement » (*Ad Marcum Caesarem* III, 21, p. 112 F = 52, 2)<sup>38</sup> ; il se souvient, quant à lui, que Galba fut acquitté à cause des fils de son frère, et il en déduit que « Caton s'oppose donc à ce qu'on exhibe ses propres enfants ou les enfants des autres pour se concilier la pitié, mais aussi les épouses, les parentes ou toute autre femme » (*Ad Marcum Caesarem* III, 21, p. 112 F = 52, 2-4)<sup>39</sup>.

Les exemples issus de ces lectures ne valent pas seulement pour acquérir une formation des « techniques » du discours, mais aussi pour l'acquisition d'une formation morale — il est dit ailleurs que l'éloquence est à la source des vertus — et même pour une formation de général. Fronton affirme ainsi à Vérus, vainqueur en Orient, que c'est l'éloquence qui l'a formé :

*His te consiliis, imperator, a prima pueritia tua non clipeus profecto nec lorica, sed libri et litterarum disciplina inbuebant. Cum multa eiusmodi consiliosa exempla in*

---

<sup>36</sup> On trouvera les références antiques concernant ce discours dans la traduction de Fronton de P. FLEURY, p. 112-113, n. 84.

<sup>37</sup> M. P. J. VAN DEN HOUT, *op. cit. n. 1*, p. 141.

<sup>38</sup> Τὸ δὲ ἀκριβὲς ἴψα ἰσπεί.

<sup>39</sup> *Cato igitur dissuadet nee suos nee alienos quis liberos ad misericordiam conciliandam producat nee uxores nee adfines uel ullas omnino feminas.*

*historiis et in orationibus lectitares ad rem militarem magistra eloquentia usus es.*

Ces enseignements, empereur, depuis ta prime enfance, ce ne sont certainement pas le bouclier, ni la cuirasse qui te les ont inculqués, mais les livres et l'étude des lettres. Comme tu avais lu et relu les nombreux exemples avisés de ce type dans les écrits historiques et les discours, tu as utilisé l'éloquence comme préceptrice des affaires militaires (*Ad Verum Imperatorem* II, 18, p. 212 F = 128, 3-6).

Et, un peu plus loin, il donne des exemples :

*Huiuscemodi milites quibus imperiis contineres et ad frugem atque industriam conuerteres, nonne te Hannibalis duritia, Africani disciplina, Metelli exempla historiis perscripta docuerunt ?*

Par quels ordres réprimerais-tu des soldats de ce tonneau et les ferais-tu revenir à la tempérance et à l'assiduité ? La fermeté d'Hannibal, la discipline de l'Africain, les exemples de Metellus, consignés dans les ouvrages historiques, ne t'en ont-ils pas instruit ? (*Ad Verum Imperatorem* II, 20, p. 212 F = 128, 17-20).

Il ajoute que c'est Caton qui lui a appris à ne pas engager son armée d'emblée dans un combat décisif, mais à la faire commencer par de petits engagements, et il cite, pour illustration, un passage de l'orateur<sup>40</sup>.

Ces lectures doivent accompagner l'orateur tout au long de sa vie, bien au-delà de la période des exercices. Dans le *De bello Parthico* 9 (p. 352 F = 224, 20-225, 2), Fronton répond, en donnant l'exemple de Jules César, à Marc Aurèle qui lui disait son incapacité à se consacrer à la lecture dans des circonstances

---

<sup>40</sup> F. DELLA CORTE, « Un precettore di Marco Aurelio : Frontone », *Cultura e Scuola* 95 (1985), p. 68-74 (= *Opuscula*, X, Gênes, Istituto di Filologia Classica e Medievale, 1987, p. 191-197), met, en outre, en lumière l'effet « politique » qu'a pu avoir sur Marc la recommandation de lire des écrivains républicains : Caton, C. Gracchus, Salluste.

militaires aussi sérieuses, qu'on peut s'adonner aux Lettres au milieu même de la guerre et il lui conseille « de non seulement lire des discours, des poèmes, des œuvres historiques et les préceptes des sages, mais aussi résoudre des syllogismes, [s'il peut] les souffrir jusqu'au bout »<sup>41</sup>. Donc, de trouver du temps pour la rhétorique et même la philosophie, pour les exercices techniques de laquelle il garde une pique.

Il lui a, d'ailleurs, envoyé un discours de Cicéron, sans doute le *De imperio Cn. Pompei*<sup>42</sup>, dont il vante la qualité épictétique, au point que c'est à ce discours que Pompée devrait son surnom de *Magnus*. Mais outre la valeur de modèle littéraire du discours, c'est aussi son contenu moral et politique qui peut être utile à l'empereur : « De plus, tu trouveras là beaucoup de passages réfléchis, appropriés à tes préoccupations présentes : à propos des intérêts des alliés, du gouvernement de provinces (...) de quelles techniques il convient aux généraux d'être doués (...) » (p. 354 F = 225, 8-11)<sup>43</sup>. Le discours de Cicéron a encore une actualité politique et militaire.

### III

#### Pratique quotidienne

Dans le *De eloquentia* IV, p. 243-244 F, Fronton, évoquant les dons et les travaux oratoires de son élève naguère, dit que, pour faire en sorte que l'expression de Marc soit à la hauteur de ses pensées et que celles-ci bénéficient ainsi des *uerborum lumina* (148, 19 : de « la lumière des mots »), il lui faisait faire des exercices : *ea quoque uariis exercitationibus instruebamus* (148, 19-149, 1)<sup>44</sup>. Il en donne des exemples en indiquant que l'étude

---

<sup>41</sup> *non modo ad orationes et poemata et historias et praecepta sapientium legenda, sed etiam syllogismos, si perpeti potes resoluendos.*

<sup>42</sup> Cf. M. P. J. VAN DEN HOUT, *op. cit.* n. 1, p. 507.

<sup>43</sup> *Tum praeterea multa istic reperies praesentibus consiliis commodis sociorum, tutela prouinciarum, (...) quibus artibus praeditos esse oporteat imperatores (...).*

<sup>44</sup> « nous équipions aussi ces qualités par des exercices variés. »

de la philosophie est dépourvue de tels efforts : *nullum prohoemium cum cura excolendum, nulla narratio breuiter et dilucide et callide collocanda, nullae quaestiones partiendae, nulla argumenta quaerenda, nihil exaggerandum aut ambigendum* (149, 3-5)<sup>45</sup>. Fronton évoque ici les parties du discours, *prohoemium, narratio, partitio quaestionum, argumentatio*, où l'on distingue d'ordinaire preuve et réfutation, tandis qu'il la divise en *exaggerandum* et *ambigendum*, mais il ne dit rien de la *peroratio*. Il explique, en fait, sans doute pour piquer au vif son correspondant, la désaffection de celui-ci pour la rhétorique par une forme de découragement et de paresse (passagers) : *mora temporali et laboris taedio defessus* (149, 1)<sup>46</sup>.

Fronton assure que Marc connaît l'essentiel des pratiques : « tu sais chercher les mots, tu sais arranger correctement les mots trouvés, tu sais leur donner une couleur naturelle d'antiquité » (*De eloquentia* IV, 9, p. 244 F = 150, 12-14)<sup>47</sup>.

L'élève doit s'exercer quotidiennement à l'écriture. Marc est parfois mécontent de sa production (*Ad Marcum Caesarem* IV, 5 = 61, 19-20), parfois un peu moins mécontent (*Ad Marcum Caesarem* IV, 6 = 62, 10-12). Des lettres de Marc évoquent l'écriture de vers, mentionnant parfois qu'ils ont été demandés par le maître (*Ad Marcum Caesarem* II, 5 = 28, 19-24 ; *Ad Marcum Caesarem* II, 10 = 30, 11). Certaines lettres où Marc raconte des événements peuvent sinon constituer des exercices véritables, du moins être l'occasion de mettre à profit les leçons du maître, ainsi du récit de la mésaventure du berger dont le troupeau a été bousculé par Marc et ses compagnons (*Ad Marcum Caesarem* II, 16 = 34, 1-15), ou d'une lettre où Marc, en déplacement, rend compte de son activité et se livre à des jeux

---

<sup>45</sup> « nul exorde à polir avec soin, nul récit à agencer avec brièveté, éclat et adresse, nul sujet à diviser, nul argument à rechercher, rien à amplifier ni à mettre en doute. »

<sup>46</sup> « harassé par un obstacle temporaire et l'aversion du travail. »

<sup>47</sup> *scis uerba quaerere, scis reperta recte collocare, scis colorem sincerem uetustatis appingere.*

littéraires sur le thème des vendanges et du vin (*Ad Marcum Caesarem* IV, 4 = 60, 1-61, 4).

Dans *Ad Marcum Caesarem* III, 12, p. 100 F = 44, 14, où il recommande la pratique quotidienne des *excerpta*, Fronton indique qu'au retour de Marc à Rome « (il) exiger(a) encore de (lui) des écrits journaliers »<sup>48</sup>, sans qu'on puisse savoir s'il s'agit de prose ou de vers<sup>49</sup>. Il rappelle ailleurs (*Ad Antoninum Imperatorem* I, 2, 5, p. 156 F = 88, 17) que, par le travail et avec l'aide de Fronton, Marc parviendra à acquérir le style approprié à la grandeur de ses pensées. Il insiste (*Ad Marcum Caesarem* V, 44, p. 138 F = 77, 16-19) sur la nécessité du travail en se montrant sans concession :

*Fer me, obsecro, nimia et ardua a te postulantem : ita in animum meum induxi posse te efficere quantum contenderis. Nec deprecor quin me oderis, nisei quantum postulo perfeceris, si, ut facis, animum et studium accommodaueris.*

Supporte de ma part, je te prie, des demandes excessives et difficiles : ainsi, j'en suis venu à cette conviction que tu peux accomplir tout ce que tu entends faire. Et peu m'importe que tu me haïsses pourvu que tu accomplisses ce que je te demande en y mettant, comme tu le fais d'habitude, ton cœur et ton application.

Dans *Ad Marcum Caesarem* II, 2, p. 66-72 F = 17, 16-21, 16, Fronton prodigue à Marc qui a alors 22 ans, des encouragements en mettant l'accent sur son talent exceptionnel. Il allie « intelligence » (*ingenio*) et « application et peine » (*studio (...) et labore*, 19, 9-10). Mais on a l'impression que Fronton n'affirme cette application au travail rhétorique de Marc — puisqu'il revient à la charge : *certum habeo te, domine, aliquantum temporis etiam prosae orationi scribendae impertire* (19, 11-

---

<sup>48</sup> *exigam a te de<nuo uer>sus diurnos.*

<sup>49</sup> Pour M. P. J. VAN DEN HOUT, *op. cit. n. I*, p. 119, il s'agit indubitablement de prose, mais pour P. FLEURY, dans sa traduction de Fronton, p. 101, n. 76, il peut tout aussi bien s'agir de vers.

12)<sup>50</sup> — que parce qu’il voit bien que Marc se détourne de la rhétorique. Le *certum habeo* cache mal les craintes de Fronton, qui semble ici redouter que Marc ne se consacre entièrement à d’autres exercices, peut-être l’écriture de vers (bien que Fronton sache que la poésie est un excellent exercice pour l’orateur : *Ad Marcum Caesarem* III, 17, p. 110 F = 49, 22), puisque dans le cours de la lettre il est question de poèmes que Marc a donné à lire à Fronton et qu’il lui renvoie. Une image équestre insiste sur la nécessité de la fréquence de la pratique surtout pour ce qui est le plus courant : *Nam etsi aequae pernicitas equorum exercetur, siue quadripedo currant atque exercentur siue tolitim, attamen ea quae magis necessaria frequentius sunt experiunda* (19, 12-15)<sup>51</sup>. Nous nous heurtons à une certaine opacité de l’image. Le galop pourrait évoquer la poésie et le trot la prose, mais cette image pourrait, peut-être plus sûrement, concerner deux types d’éloquence, une éloquence idéale et une éloquence plus accessible à l’auditoire, en renvoyant à ce qui précède dans la lettre, où Fronton disait à Marc qu’il faut faire des concessions au public pour lui plaire, mais sans trop déroger à ses propres exigences. Cela signifierait que l’une et l’autre éloquences doivent être l’objet d’exercices.

#### IV

#### Choix et disposition des mots

L’utilisation dans une lettre à Marc du terme *scripta* que Fronton a à relire (58, 3-6) ou de *scripsisti* (59, 11) et la mention de Géryon (59, 5) sont des indices assez probants de ce que Fronton traite alors non d’un discours « réel », mais d’un travail écrit que le maître avait dû demander à son élève. De fait, la lettre constitue un véritable cours sur le soin qu’il y a à apporter au

---

<sup>50</sup> « je suis sûr, souverain, que tu consacres aussi quelque temps à l’écriture de la prose oratoire. »

<sup>51</sup> « Car si l’on travaille l’agilité des chevaux de la même manière en les faisant courir au galop et en les entraînant au trot, ce qui est plus nécessaire doit cependant être pratiqué plus fréquemment. »

choix des mots. Fronton félicite Marc de la *cura* et de l'*industria* (du « soin » et de « l'application » 57, 22-24) qu'il emploie dans la recherche du vocabulaire, mais il se livre à une critique. Il reproche à Marc d'employer, à propos des larges manches des tuniques des Parthes, l'expression *interuallis uestis aestum ut suspendi diceres* (*Ad Marcum Caesarem* IV, 3, 7, p. 122 F = 59, 11)<sup>52</sup>. Il n'en critique pas l'audace, car, citant Ennius<sup>53</sup>, il reconnaît qu'il est bon que l'orateur fasse preuve d'audace, mais il lui reproche son inexactitude et son manque de sens ; il veut, en effet que l'orateur « ne s'éloigne en aucune occasion de l'essence de ce qu'il veut dire » (59, 14-15)<sup>54</sup>. Il manie, en pédagogue avisé, l'éloge et le blâme : il fait suivre « je trouvai donc bon et louai certes grandement ton zèle » (59, 15-16)<sup>55</sup> de « je blâmai l'absence de soin dans la recherche du mot parce que l'expression trouvée est absurde » (59, 17-18)<sup>56</sup>. Et il indique avec force précisions qu'avec de telles manches, la chaleur « peut tout plus qu'elle ne peut “ être suspendue ” » (59, 21-22)<sup>57</sup>.

Fronton, exposant en quelque sorte son programme à Marc, montre dans une lettre qu'on peut dater de 139<sup>58</sup> (*Ad Marcum*

---

<sup>52</sup> « “ on dirait que la grande chaleur est comme suspendue par l'ampleur du vêtement ”. »

<sup>53</sup> *Ad Marcum Caesarem* IV, 3, 7 (59, 13-15) : (...) *quippe qui Enni sententia oratorem audacem esse debere censeam. Sit sane audax orator, ut Ennius postulat; sed a significando quod uolt eloqui nusquam digrediatur* : « (...) et certes je crois, en suivant l'opinion d'Ennius, qu'un orateur doit être audacieux. Qu'un orateur soit vraiment audacieux, comme Ennius l'exigeait, mais qu'il ne s'éloigne en aucune occasion de l'essence de ce qu'il veut dire ». Cicéron (*Orator* 81 ; *De oratore* III, 94) et Quintilien (IV, 1, 58) expriment une certaine défiance à l'égard de l'*audacia*, tout en reconnaissant sa valeur, particulièrement en poésie (Cicéron, *Orator* 202 ; *De oratore* III, 155-156 ; Quintilien, VIII, 6, 11 ; X, 1, 96).

<sup>54</sup> *sed a significando quod uolt eloqui nusquam digrediatur*.

<sup>55</sup> *Igitur uoluntatem quidem tuam magno opere probaui laudauique*.

<sup>56</sup> *indiligentiam autem quaesiti uerbi, quod esset absurda, reprehendi*.

<sup>57</sup> *omnia denique potius potest quam posse « suspendi »*.

<sup>58</sup> M. P. J. VAN DEN HOUT, *op. cit. n. 1*, p. 150.

*Caesarem* IV, 3, p. 116 F = 56, 15-18) que pour le choix et l'agencement des mots il faut une science accomplie et qu'on ne peut se contenter là d'être un demi savant :

*In uerbis uero eligendis conlocandisque ilico dilucet nec uerba dare diutius potest, quin se ipse indicet uerborum ignarum esse eaque male probare et temere existimare et inscie contrectare neque modum neque pondus uerbi internosse.*

Mais, dans le choix et l'agencement des mots, la connaissance est aussitôt évidente et l'on ne peut longtemps payer de mots sans montrer soi-même que l'on est ignorant des mots, qu'on les apprécie mal, les considère au hasard, les manie sans les connaître, qu'on n'a discerné ni la portée, ni le poids du mot<sup>59</sup>.

Il juge ainsi les auteurs anciens en fonction du soin qu'ils ont mis à cette tâche, rendant hommage sur ce point, parmi les orateurs, à Caton, suivi par Salluste ; parmi les poètes, à Ennius surtout, à Plaute, Coelius, Naevius, Lucrèce, Accius, Caecilius et Laberius. D'autres ne sont recommandés que pour un point particulier : Novius et Pomponius, *in uerbis rusticanis et iocularibus ac ridiculariis* (« pour les mots rustiques, comiques et bouffons », 57, 2-4), Atta *in muliebribus* (« pour les mots du discours féminin »), Sisenna *in lasciuiis* (« pour les expressions lascives »), Lucilius *in cuiusque artis ac negotii propriis* (« pour les mots qui sont propres à chaque art et à chaque activité »). Tout se passe comme s'il recommandait la lecture de ces auteurs-ci pour la recherche d'un vocabulaire particulier, alors que les premiers nommés sont à utiliser en tout.

S'il fait l'éloge de la « très grande beauté » (*uerbis pulcherrimis*) du vocabulaire de Cicéron et du caractère « sublime » (*magnificum*) de son *ornatus*, il lui reproche de ne pas avoir accordé dans ses discours suffisamment de soin au

---

<sup>59</sup> Le choix et l'arrangement des mots sont des points importants des traités de rhétorique : cf., par exemple, Cicéron, *De oratore* III, 93 ; Quintilien, X, 1, 4.

choix de ses mots<sup>60</sup>, *uel magnitudine animi uel fuga laboris uel fiducia*<sup>61</sup> : alors qu'un très gros effort est nécessaire aux autres, ces mots *non quaerenti etiam sibi (...) praesto adfutura*<sup>62</sup>.

*Itaque conperisse uideor, ut qui eius scripta omnia studiosissime lectitarim, cetera eum genera uerborum copiosissime uberrimeque tractasse: uerba propria, translata, simplicia, conposita et, quae in eius scriptis ubique dilucent, uerba honesta, saepenumero etiam amoena, quom tamen in omnibus eius orationibus paucissima admodum reperias insperata atque inopinata uerba, quae nonnisi cum studio atque cura atque uigilantia atque multa ueterum carminum memoria indagantur. Insperatum autem atque inopinatum uerbum appello, quod praeter spem atque opinionem audientium aut legentium promitur, ita ut, si subtrahas atque eum qui legat quaerere ipsum iubeas, aut nullum <a>ut non ita significando adcommodatum uerbum aliud reperiat.*

C'est pourquoi, pour avoir lu tous ses écrits avec le plus grand soin, je crois avoir découvert qu'il a manié avec le plus de richesse et d'abondance tous les types de mots : mots propres, métaphoriques, simples, composés et, ce qui est apparent partout dans ses écrits, des mots nobles, souvent même agréables, quoique l'on retrouve souvent un nombre minime de mots inattendus et surprenants dans tous ses discours, mots qu'on ne dépiste qu'avec application, soin, vigilance et une grande mémoire des vers anciens. J'appelle mot inespéré et inattendu ce qui est exprimé contre toute espérance, contre toute attente des auditeurs ou des lecteurs, de telle sorte que si l'on retirait ce mot et invitait le lecteur à chercher lui-même un

---

<sup>60</sup> Cf. R. MARACHE, *La critique littéraire de langue latine et le développement du goût archaïsant au II<sup>e</sup> siècle de notre ère*, Rennes, Plihon, 1952 et *Mots nouveaux et mots archaïques chez Fronton et Aulu-Gelle*, Paris, P. U. F., 1957.

<sup>61</sup> « soit par suffisance, soit par fuite du travail ou par confiance en lui. »

<sup>62</sup> « se présentaient sous sa main sans même qu'il les ait cherchés. »

substitut, il ne trouverait rien ou trouverait un autre mot approprié, mais qui ne signifierait pas la même chose (57, 11-22)<sup>63</sup>.

On subodore ici, dans l'insistance sur l'effort, le désir du maître d'encourager son élève à la persévérance, dans la mention de la mémoire et la distinction entre différentes catégories de mots, une allusion aux listes qu'il faut retenir, et, dans cette définition du « mot inespéré et inattendu », toutes les séries d'exercices que le maître pouvait demander à l'élève pour trouver l'expression juste, ainsi peut-être que dans la restriction au seul lecteur, alors que précédemment il était question — et au pluriel — d'auditeurs et de lecteurs, les traces du caractère écrit des exercices proposés.

Fronton vante ainsi les mérites de son élève : *Quamobrem te magno opere conlaudo, quod ei rei curam industriamque adhibes, ut uerbum ex alto eruas et ad significandum adcommodes* (57, 22-24)<sup>64</sup>. Il s'agit à la fois de faire advenir de ce fonds culturel parmi tous les mots celui qui sera adapté à la situation. Bien loin de chercher à surprendre pour surprendre, Fronton entend par là trouver un vocabulaire approprié, pour faire comprendre au mieux ce que l'on veut dire. Mots nouveaux,

---

<sup>63</sup> Quintilien, I, 5, 3, établit des distinctions analogues parmi les mots : *Singula sunt aut nostra aut peregrina, aut simplicia aut composita, aut propria aut tralata, aut usitata aut ficta* : « Les mots considérés isolément sont ou latins ou étrangers, ou simples ou composés, ou propres ou figurés, ou usités ou forgés » (trad. Cousin). Quintilien, VIII, 3, 11, évoque un *honestus ornatus* (« ornement de bon aloi », trad. Cousin). Quintilien, I, 6, 39 : *Verba a uetustate repetita non solum magnos adsertores habent, sed etiam adferunt orationi maiestatem aliquam non sine delectatione : nam et auctoritatem antiquitatis habent, et, quia intermissa sunt, gratiam nouitati similem parant* : « Les mots archaïques n'ont pas seulement pour eux des garants importants : ils apportent au style une certaine majesté qui n'est pas sans charme ; ils ont, en effet, l'autorité du temps, et, comme ils sont tombés en désuétude, ils procurent comme un attrait de nouveauté » (trad. Cousin).

<sup>64</sup> « C'est pourquoi je te couvre grandement de louanges, parce que tu montres du soin et de l'application en cette matière, pour extraire un mot des profondeurs et l'ajuster à l'explication. »

archaïsmes ou images ont pour raison suprême l'adéquation du mot à la chose. Sinon, il préfère qu'on ait recours à un vocabulaire commun, car *ne minus apte aut parum dilucide aut non satis decore, ut a semidocto, conlocetur ; namque multo satius est uolgaribus et usitatis quam remotis et requis<i>tis uti, si parum significet* (57, 25-27)<sup>65</sup>. Ce qui importe, c'est d'aboutir au sens.

Fronton éprouve le besoin d'insister sur l'effort qu'il convient de faire, car il a constaté que l'élève n'était pas toujours attentif aux corrections de vocabulaire, d'apparence minimales, mais importantes pour la signification, qu'il proposait : *Equidem te animaduerti, quom mihi scripta tua relegeres atque ego de uerbo syllabam permutarem, te id neglegere nec multum referre arbitrari* (58, 3-5)<sup>66</sup>. Il donne ensuite toute une série de termes relatifs au lavage, dont une lettre ou une syllabe changent, du type *colluere, pelluere, lauare, lauere*, en montrant que le sens diffère et que seul tel mot convient pour tel emploi ; et il continue avec *litus* et ses composés.

Fronton fait spirituellement remarquer que le statut social de Marc a pour effet que nul ne s'opposera à ses formulations, mais

---

<sup>65</sup> « il ne faut pas que le mot soit disposé moins harmonieusement ou trop peu clairement ou pas assez convenablement, comme par un demi savant ; et en effet, il est de loin préférable d'utiliser des mots communs et usuels plutôt que des mots rares et recherchés, si le mot n'est pas assez signifiant. » On comparera avec Cicéron, *De oratore* I, 144 : *Audieram etiam quae de orationis ipsius ornamentis traderentur : in quo praecipitur primum, ut pure et latine loquamur, deinde ut plane et dilucide, tum ut ornate, post ad rerum dignitatem apte et quasi decore ; singularumque rerum praecepta cognoram* : « J'avais aussi entendu des leçons touchant les beautés du style : recommandation d'être d'abord pur et correct, d'être ensuite net et clair, puis de viser à l'élégance, enfin d'adapter le langage avec une parfaite convenance à la dignité du sujet ; et sur chacun de ces points je possédais tout ce qui est enseigné » (trad. Courbaud).

<sup>66</sup> « J'ai cependant observé que, lorsque tu me relisais tes écrits et que je changeais une syllabe d'un mot, tu n'en tenais pas compte et jugeais cela de peu d'importance. »

il oppose à cela le point de vue de ceux qui veulent parler comme il se doit : *nos uero, qui doctorum auribus seruituti seruiendae nosmet dedimus, necesse est tenuia quoque ista et minuta summa cum cura persequamur* (58, 22-24)<sup>67</sup>. Cette opposition entre un *tibi* tout-puissant et un *nos* esclave des règles du bien dire est, pourrait-on dire, purement rhétorique, car Fronton entend bien que Marc s'applique au choix des mots. Il lui recommande une nouvelle fois de prêter attention aux corrections qu'il lui apporte, en soulignant, à l'aide d'une image, qu'il existe plus d'une manière de procéder, image qui est délicate à élucider :

*Verba prosus alii uecte et malleo ut silices moliuntur, alii autem caelo et marculo ut gemmulas exculpunt ; te aequius erit ad quaerenda sollertius uerba quod correctus sis meminisse quam quod deprehensus detractare aut retardari. Nam si quaerendo desistes, numquam reperies ; si perges quaerere, reperies.*

Certains assurément forcent ces mots avec un levier et une masse comme des roches, tandis que d'autres les extirpent à l'aide d'un ciseau et d'un maillet comme des pierres précieuses ; que tu te souviennes pourquoi tu fus corrigé t'apportera plus d'avantages pour rechercher les mots plus habilement que te dérober ou être paralysé lorsque tu es pris sur le fait. Car si tu cesses de chercher, tu ne trouveras jamais ; si tu poursuis ta quête, tu trouveras (58, 24-59, 3).

Nous avons là une véritable démarche pédagogique, qui vise à faire prendre conscience à l'élève de l'utilité de la correction et du bon usage qu'il faut en faire : en tirer une leçon et non l'ignorer ou en être comme traumatisé.

Une autre fois, Fronton montre à Marc Aurèle devenu empereur que même s'il a négligé l'éloquence, il peut, en reprenant les exercices oratoires, arriver à la perfection en raison de ses talents (*Ad Antoninum Imperatorem* I, 2, p. 152-161 F = 86, 25-91, 13) ;

---

<sup>67</sup> « mais nous qui sommes esclaves des oreilles des plus savants, il nous faut rechercher avec le plus grand soin aussi ces subtiles et petites variantes. »

le fait d'avoir eu une bonne formation initiale permet de faire des progrès dès qu'on veut revenir à la pratique de l'éloquence (p. 154 F = 87, 25-29). Il insiste sur le point qui lui semble capital, parvenir à une adéquation du vocabulaire et des idées<sup>68</sup> :

*Vnum tibi periculum fuit, Antonine, idem quod omnibus qui sublimi ingenio extiterunt, ne in uerborum copia et pulchritudine clauderes; quanto enim ampliores sententiae creantur, tanto difficilius uerbis uestiuntur, nec mediocriter laborandum est ne procerae illae sententiae male sint amictae neue indecorius cinctae neue sint seminudae.*

Un seul danger te menaçait, Antonin, le même qui menace tous ceux qui naissent avec un talent supérieur : que tu ne fusses déficient pour la richesse et la beauté des mots ; en effet, plus on engendre d'amples idées, plus il est difficile de les habiller de mots, et il ne faut pas ménager ses efforts pour éviter que ces idées élevées soient mal vêtues, ceintes de manière trop indécente ou à moitié nues (88, 6-10).

Il rappelle alors que, bien des années auparavant, *uixdum pueritiam egressus* (88, 11 : « à peine sorti de l'enfance »), Marc avait interrogé son maître à propos d'une image (*εἰκόνα*, *image*), employée par lui, Marc, dans un discours, celle d'« une petite outre » (*utriculi*), car il craignait qu'elle convînt « trop peu à la dignité du lieu et de (s)on rang » (88, 13-14 : *parum pro loci et ordinis dignitate (...) usurpasses*). Fronton a alors écrit à Marc que grâce au travail de l'élève et à l'aide du maître il réussirait à adapter l'éclat des mots à la grandeur des idées (p. 157 F = 88, 17-18).

Dans *De eloquentia* II, Fronton met l'accent sur le choix et l'ordre des mots : *<uerborum loca>*, *gradus*, *pondera*, *aetates*

---

<sup>68</sup> De même, par exemple, dans le *De eloquentia* II, 16, p. 236 F, Fronton dit à Marc que, s'il a de hautes idées philosophiques, elles ne seront rien sans une noble expression : *Para potius orationem dignam sensibus quos e philosophia hauries (...)* : « Acquires plutôt un discours digne des conceptions que tu extrairas de la philosophie ».

*dignitatesque dinoscere, ne in oratione praepostere, ut in temulento ac perturbato conuiuio, conlocentur* (p. 222 F = 135, 11-13)<sup>69</sup>. Il parle ensuite d'une méthode (*ratio*) pour faire des combinaisons de deux, trois mots ou davantage, mais en les disposant de manière efficace (135, 13-136, 3). Il a recours à une métaphore militaire pour signifier que de même qu'on a besoin parfois pour la guerre non seulement des volontaires, mais des insoumis, de même on ne peut pas toujours se contenter des mots qui viennent immédiatement à l'esprit, mais qu'il faut savoir les débusquer. Il existe pour cela des méthodes (*rationes*). Il ne s'agit pas « d'attendre la bouche ouverte et bâillant le moment où le mot tombe en pluie sur notre langue, comme le Palladium du ciel » (136, 5-6)<sup>70</sup>. En cette matière, Fronton ne croit pas en l'inspiration. Une note marginale indique qu'il faut prendre garde à ce que le mot trouvé « soit reconnu par son ancienneté et plaisant par sa nouveauté » (136, 21-22)<sup>71</sup>.

Dans *De eloquentia* IV, Fronton semble se référer à une méthode qui recourt aux antonymes pour trouver des mots : il part de la constatation que l'on ne peut choisir pour vestale une jeune fille qui ait des problèmes d'élocution et il énumère toute une série d'adjectifs désignant une voix défectueuse : *balbutientium uo<x> his ferme uerbis significatur : uox impedita, uox uincta, uox difficilis, uox tr<unc>a, uox imperfecta, uox absona* (p. 241 F = 146, 18-20)<sup>72</sup>. Il s'agit, donc, d'établir une liste d'expressions usuelles. Puis, il imagine que Marc, qui a été à bonne école, pour trouver un terme désignant une voix

<sup>69</sup> « distinguer des mots la place, le rang, le poids, l'âge et le prestige pour que dans un discours, leurs places ne soient pas inversées, comme dans un festin arrosé et désordonné. » Pour le *pondus* des mots, cf., par exemple, Quintilien, X, 1, 97.

<sup>70</sup> *ut non hiantes oscitantesque expectemus, quando uerbum ultro in linguam quasi palladium de caelo depluat.*

<sup>71</sup> *ut unum et id uerbum uetustate noscatur et nouitate delectet.*

<sup>72</sup> « la voix de ceux qui bégaiant est d'ordinaire qualifiée en ces mots : voix entravée, voie enchaînée, voix difficile, voix mutilée, voix imparfaite, voix discordante. » Quintilien, XI, 3, 15 et 40, traitant de l'action oratoire, étudie la question de la voix.

parfaite va établir une liste des contraires de ces adjectifs, mais cette liste ne contient pas autant de termes que la précédente et on ne peut pas vraiment établir de couples d'antonymes : *His contraria quaerenti tibi subuenisse certum habeo : uox ex<im>ia, uox absoluta, uox facilis, uox integra, uox lenis* (146, 20-147, 1)<sup>73</sup>.

Il convient aussi de veiller à l'ordre des mots (*Ad Marcum Caesarem* IV, 3, 7, p. 122-3 F = 59, 5-7) et Fronton corrige des textes de Marc ; le prince, ainsi, n'a pas prêté attention au fait que Fronton a changé l'ordre des mots de manière à mettre *tricipitem* (« tricéphale ») avant *Geryonam* (« Géryon ») : *Id quoque ne ignores : pleraque in oratione ordine inmutato uel rata uerba fiunt uel superuacanea*<sup>74</sup> ; il donne pour exemple *nauem triremem* (« navire à trois rangs de rames »), qui convient, alors que *triremem nauem* (« trirème-bateau ») serait superfétatoire. Il critique ensuite l'expression désignant les manches des Parthes.

Dans le *De eloquentia* III, p. 240 F = 145, 14, qui est très mutilé, il semble que Fronton commente l'emploi, visiblement par Marc, de deux termes, *comes* et *opifex*. Il ne s'agit toutefois pas d'exercices, la lettre étant datable de 161-167<sup>75</sup>, mais nous en parlons quand même ici, car le propos est encore pédagogique. Fronton critique l'absence de lien (de *communio* et de *propinquitas*) entre ces mots rapprochés arbitrairement dans une même phrase. Il leur oppose une phrase de Salluste, qui a su, grâce à un judicieux ordre des mots, faire passer une expression :

*Sallustius <ait> : « quique manu, uentre, pene bona patria lacerauerat ». Vides quantum similitudine uerborum formae adsecutus sit, ut postremum uerbum, quamquam*

<sup>73</sup> « Je suis sûr que les contraires de ces mots ont déjà récompensé ta recherche : voix excellente, voix achevée, voix aisée, voix entière, voix modérée. »

<sup>74</sup> « Garde aussi cela à l'esprit : plusieurs mots deviennent nécessaires ou superflus à l'intérieur d'un discours lorsque l'ordre en est changé. » Cf., par exemple, Quintilien, IX, 4, 24 : certains mots deviennent inutiles si on inverse l'ordre.

<sup>75</sup> M. P. J. VAN DEN HOUT, *op. cit. n. 1*, p. 313.

*parum pudicum, non indecorum esse uideatur, ideo scilicet, quod haec uerba similia praecedant.*

Salluste dit : « Et celui qui avait dilapidé son patrimoine par la main, le ventre et le sexe ». Tu vois combien, par la forme semblable des mots, il a obtenu que le dernier terme, bien que guère honnête, ne parût pas inconvenant, sans doute parce que le précédent des mots semblables (145, 18-146, 1).

Il donne, donc, ici à Marc une sorte de cours par correspondance, lui demandant d'observer un exemple, qu'il analyse lui-même, en montrant le rôle joué par le choix des mots, en fonction d'une similitude qu'il n'explique pas car elle est visible (vocabulaire anatomique ? même nombre de syllabes ?) et d'un ordre qui prépare en quelque sorte l'apparition du dernier terme. Pour bien faire comprendre le rôle de l'ordre des mots, il reprend la phrase en mettant *pene* avant *uentre* et souligne ce qu'en aurait été *l'inaudita obscenitas* (l'« indécence inouïe »).

## V

### Maximes

Il ressort nettement de la lettre *Ad Marcum Caesarem* III, 12 (p. 100 F = 44, 1-15) que Fronton donnait à travailler à ses élèves des maximes, puisqu'il s'émerveille devant la maxime que lui a adressée Marc<sup>76</sup> et qu'il juge digne du maître en la matière qu'est à ses yeux Salluste :

*Sed pro Cratia mihi fuit quod tu gnomas egregie conuertisti, hanc quidem, quam hodie accepi, prope perfecte, ut poni in libro Sallustii possit nec discrepet aut quicquam decedat.*

---

<sup>76</sup> Sur la question des sentences cf. M. ALEXANDRE, « Le travail de la sentence chez Marc-Aurèle : philosophie et rhétorique », in *Formes brèves. De la γνώμη à la pointe, métamorphoses de la sententia (La Licorne, III)*, Poitiers, Publications de la Faculté des Lettres de Poitiers, 1979, p. 125-158.

Mais pour moi fut comparable au retour de Cratia la tournure remarquable de tes maximes ; assurément, celle que j'ai reçue aujourd'hui est presque parfaitement tournée, à ce point qu'il est possible de la placer dans un ouvrage de Salluste sans qu'elle dépare ni ne jure (44, 1-3).

Il lui donne ensuite des recommandations : il sait combien ses exigences sont grandes, mais pour mieux les faire passer, il rappelle sa propre expérience. Il ne faut pas hésiter à retravailler sans cesse la forme, à user de la *uariatio* jusqu'à ce qu'on ait trouvé la formule la meilleure :

*Bis et ter eandem conuertito, ita ut fecisti in illa gnome breuicula. Igitur longiores quoque bis ac ter conuerte nauiter, audacter. Quodcumque ausus fueris, cum isto ingenio perficies ; at enim cum labore : laboriosum quidem negotium concupisti sed pulcrum et nouum et paucis impetratum de (...).*

Comme tu l'as fait pour cette brève maxime, deux fois, trois fois tu dois retourner la même. Les plus longues aussi, dès lors, tourne-les deux fois, trois fois, avec vigueur et audace. Toutes les audaces, tu les mèneras à bien grâce à ton esprit remarquable, mais grâce aussi à ton travail : tu as choisi une tâche certes ardue, mais elle est belle, nouvelle et ouverte à peu de gens (...) (44, 8-11)<sup>77</sup>.

Fronton demande à Marc de lui envoyer chaque jour un écrit : Marc lui indique, une fois, que bien qu'il n'ait pas beaucoup le loisir de travailler, il envoie la γνώμη du jour et le lieu commun<sup>78</sup> de la veille (*Ad Marcum Caesarem* V, 74 = 85, 11-12). Fronton corrige les maximes que lui envoie Marc et l'élève reconnaît ses erreurs, avouant avoir écrit *temere* telle *sententia* ; il dit être très heureux que Fronton lui adresse ainsi des reproches littéraires

<sup>77</sup> On trouvera, entre autres, dans les *Progymnasmata* 4 du Pseudo-Hermogène un exemple de l'exercice de paraphrase de maxime, et chez Aelius Théon, *Progymnasmata* 15, ou Quintilien, X, 5, 4-11, une théorie de la paraphrase.

<sup>78</sup> Sur les *communes loci*, cf., par exemple, Quintilien, II, 1, 9.

pour améliorer son style, mais ce qu'il prise le plus c'est que son maître lui ait appris à dire et à entendre la vérité (*Ad Marcum Caesarem* III, 13 = 44, 17-45, 7). « La très grande fréquence des sentences » (174, 12-13 *maximam frequentiam sententiarum*) — est-il dit dans une autre lettre — fait partie, avec « l'extrême abondance dans l'expression » (*summam in dicendo copiam*) et « la disposition très précise des mots » (*luculentissimum uerborum apparatus*) des qualités qui recommandent le style de Julius Aquilinus (*Ad amicos* I, 4, p. 280 F = 174, 11-13).

## VI Fables

Fronton aime assez utiliser des fables<sup>79</sup>, mais on n'a pas de trace d'exercices de fables qu'il aurait demandés à ses élèves. Toutefois, dans les *Laudes fumi et pulueris*, Fronton, exposant la méthode qu'il convient d'utiliser pour réussir en latin dans les éloges paradoxaux, fait référence aux fables, aux vers et aux proverbes, qui servent en quelque sorte à en faire passer au mieux le caractère fictif en leur donnant une grande force de conviction, ce qui nous renvoie à l'étude et à la mémorisation de ces textes dans les écoles : *Summa denique in hoc genere orationis uirtus est adseueratio. Fabulae deum uel heroum tempestiue inserendae, item uersus congruentes et prouerbia accommodata et non inficete conficta mendacia, dum id mendacium argumento*

---

<sup>79</sup> Léandre et Héro : *Ad Marcum Caesarem* III, 14, 4, p. 104 F = 46, 25-47, 8 ; la mule et la lyre : *Ad Verum Imperatorem* II, 13, p. 207 F = 124, 18 ; Polycrate : *De bello Parthico* 5-7, p. 350-352 F = 222, 3-223, 19 ; le Sommeil : *De feriis Alsiensibus* III, 8-12, p. 362-366 F = 231, 7-233, 15 ; Polémon : *Ad Marcum Caesarem* II, 2, 5, p. 68-70 F = 20, 6-17 ; la vigne et l'yeuse : *De eloquentia* V, p. 246-247 F, 152, 2-12 ; les origines de la musique et de l'éloquence : *De eloquentia* IV, 2-5, p. 242-243 F, 147, 6-149, 6 ; Orphée : *Ad Marcum Caesarem* IV, 1, p. 112-114 F, 53, 10-54, 12. Sur cette question, cf. P. FLEURY, « L'argument de la nature. Définitions et rôles de la fable dans le corpus frontonien », *LEC* 74 (2006), p. 115-141.

*aliquo lepido iuuetur* (p. 340 F = 215, 25-28)<sup>80</sup>. Les *fabulae* sont rapprochées des citations de vers et des proverbes, donc d'éléments qui donnent un certain crédit au propos.

## VII Éloge paradoxal

Les *Laudes fumi et pulueris* (p. 340-345 F = 215-217), qui constituent l'objet d'une lettre à Marc, apparaissent, dans l'exposé sur l'éloge paradoxal qui introduit l'un de ces textes, comme une véritable leçon par correspondance concernant l'écriture de telles œuvres. Fronton, d'ailleurs, révèle d'emblée le caractère pédagogique de son propos : *Sed res poscere uidetur de ratione scribendi pauca praefari, quod nullum huiuscemodi scriptum Romana lingua exstat satis nobile, nisi quod poetae in comoedis uel Atellanis adtigerunt*<sup>81</sup>. Il définit ensuite nettement cette méthode en prenant soin de bien montrer la différence avec le genre judiciaire, qui requiert un raffinement moindre et où la pointe a moins sa place (215, 11-20)<sup>82</sup>.

---

<sup>80</sup> « Ensuite, la plus grande qualité dans ce genre de discours est l'assurance de l'affirmation. Les fables sur les dieux et les héros doivent être insérées à point nommé, de même que les vers convenables, les proverbes appropriés et les fictions finement inventées, tant que cette fiction est secondée par quelque démonstration spirituelle. » Les *progymnasmata* traitent de la fable (Aelius Théon, 4 ; Aphthonios, 1 ; Pseudo-Hermogène, 1), de la maxime (Aphthonios, 4 ; Pseudo-Hermogène, 4), de l'éloge et du blâme (Aelius Théon, 9 ; Pseudo-Hermogène, 7). Sur l'*adseueratio*, cf., par exemple, *Rhétorique à Hérennius* I, 3, 4 ; Quintilien, XI, 3, 2.

<sup>81</sup> « Mais l'affaire demande, il semble, quelques précisions préalables à propos de la méthode de traitement, du fait que nul écrit de cette sorte ne se révèle, en langue latine, suffisamment fameux, excepté ce qu'ont abordé les poètes dans la comédie ou l'Atellane. »

<sup>82</sup> Quintilien, VIII, 5, 26, se défie, au contraire, de la densité des traits si elle devient excessive. Pour ce qui est de l'arrangement des arguments, Fronton rejoint ce que Cicéron, *De oratore* III, 171, dit de l'arrangement des mots : *Conlocationis est componere et struere uerba sic ut neue*

L'éloge paradoxal est un art de concision et de brillant. Fronton poursuit en mettant l'accent sur la *suauitas* (215, 21 « l'agrément »), en montrant que sa finalité à la différence du judiciaire ou du délibératif est uniquement le plaisir (*facietiarum et uoluptatis*, 215, 23). Il convient pour autant de donner une tonalité élevée à ce qui est en soi petit : *Vbique uero ut de re ampla et magnifica loquendum paruaeque res magnis adsimulandae comparandaeque* (215, 23-25)<sup>83</sup>. C'est pourquoi il préconise l'emploi de « fables sur les dieux ou des héros » (215, 26 : *fabulae deum uel heroum*)<sup>84</sup>, de « vers convenables » (*uersus congruentes*), de « proverbes appropriés et fictions finement inventées » (215, 27 : *prouerbia accommodata et non inficite conficta mendacia*).

Il poursuit en insistant sur la composition. Il faut « disposer les arguments de telle sorte que leur succession soit agencée selon les règles » (216, 1-2 : *argumenta ita disponere, ut sit ordo eorum rite conexus*). Il s'appuie sur Platon qui, dans le *Phèdre* (262c-264e), reproche à Lysias de disposer les idées de telle sorte qu'on peut aisément remplacer l'une par l'autre. Et il indique le remède :

nous éviterons une telle faute si nous rassemblons les divers arguments en catégories, non pas épars et entassés sans distinction, comme ceux qui composent un salmigondis, mais de manière à ce que l'idée précédente couvre quelque peu la suivante et tende vers elle : de sorte

---

*asper eorum concursus neue hiulcus sit sed quodam modo coagmentatus et leuis* : « L'arrangement consiste à disposer et à construire les mots, de telle façon qu'ils se joignent sans heurt ni solution de continuité, et même, si j'ose dire, en un assemblage étroit et bien poli » (trad. Courbaud et Bornecque).

<sup>83</sup> « Mais, partout, il faut en parler comme d'un sujet important et magnifique et assimiler et comparer les petits sujets aux grands. »

<sup>84</sup> Quintilien, III, 7, 3, évoque des discours épidiétiques qui sont des *laudes deorum uirorumque* (« louanges des dieux et des hommes », trad. Cousin) ; il évoque aussi, III, 7, 28, des *somni et mortis (...) laudes* (« éloges du sommeil et de la mort », trad. Cousin).

que l'idée suivante naisse à l'instant où finit la première, car ainsi nous semblerons traverser le sujet plutôt que de le passer.

*eam culpam ita deuitabimus, si diuisa generatim argumenta nectemus, non sparsa nec sine discrimine aggerata, ut sunt quae per saturam feruntur, sed ut praecedens sententia in sequentem laciniam aliquam porrigat et oram praetendat : ubi prior sit finita sententia, inde ut sequens ordiatur ; ita enim transgredi potius uidebimur quam transilire* (216, 5-10).

Il y a ensuite une lacune dans le texte, mais des notes marginales laissent entendre que Fronton demandait de pratiquer la *uariatio*, d'utiliser un mode grave pour les plaisanteries, et inversement un mode plaisant pour les propos sérieux, ainsi qu'un style « doux » (*dulce*), « pur » (*incorruptum*) et « honnête » (*pudicum*), comme Hérodote et Caton<sup>85</sup>. Il demande ensuite de faire l'éloge de ce qui est d'ordinaire négligé.

## VIII Figures

Les princes ne sont pas les seuls à bénéficier des leçons de Fronton par correspondance. Écrivant à Velius Rufus Senex (*Ad amicos* I, 11, p. 290 F = 177, 21-178, 5), qui doit pourtant être un homme d'âge mûr<sup>86</sup>, il semble faire un cours sur les figures, dont nous n'avons que le début, puisque la lettre est lacunaire :

*Figurae orationis sunt quae maxime orationem ornant. Duplex autem genus est figurarum : aut enim uerb<or>um figurae sunt aut sententiarum. In figuris uerborum est tropus metaphora. Hac figura usus sum, cum « cloacam » dixi de corpore in quo neque sanguis sincerus neque aqua*

---

<sup>85</sup> Ces trois qualificatifs ne s'appliquent pas indifféremment aux deux auteurs, car Caton ne passe pas pour avoir un style doux.

<sup>86</sup> Cf. M. P. J. VAN DEN HOUT, *op. cit. n. 1*, p. 416.

*pura neque ullus umor liquidus, sed ita ut in palude corrupta omnia.*

Les figures constituent l'ornement principal du discours. Il existe deux genres de figures : les figures de mots et les figures de pensée. Dans les figures de mots, la métaphore est un trope. J'ai utilisé cette dernière figure lorsque j'ai désigné par le terme « égout » un corps où ni le sang n'a de vigueur, ni l'eau de pureté, ni la sève de coulant, mais où tout est corrompu, comme dans un marais.

Il commence donc par des propos qui font penser à un traité de rhétorique visant à initier des élèves (*cf.* Quintilien, IX, 1, 17), pour, ensuite, en venir à l'explication d'une tournure qu'il a lui-même employée, figure qui peut-être a suscité des questions, puisque Fronton se sent obligé de l'expliquer. Il flatte en quelque sorte son correspondant qui va faire partie des initiés, ayant la clef de l'expression : *Quod autem plerosque fugit, te hominem uehementem et cum doctrina tum multo magis natura ualidum scire oportet eius modicae oratorias aliter*<sup>87</sup>.

Dans une lettre *Ad Antoninum Imperatorem* III, 1, p. 170 *sq.* F = 96, 16-101, 19, Fronton évoque l'utilisation de figures variées, antithèses, paronomase, épanaphore, selon qu'on le fait en historien ou en orateur et il compare sur ce point Salluste et Cicéron et donne des conseils à Marc, mais en dehors du cadre des exercices, puisqu'il semble que Marc ait à composer un discours sur les débuts de la guerre parthique<sup>88</sup>.

Dans le *De eloquentia* IV, 7-8, p. 244 F = 149, 11-150, 11, Fronton, cherchant à ramener Marc à la rhétorique, lui montre, par différents arguments, que l'éloquence est nécessaire au philosophe. L'un de ces arguments consiste à dire que les figures sont nécessaires pour faire passer les idées les plus neuves : « un péril d'autant plus grand repose dans ces pensées si elles ne sont

---

<sup>87</sup> « Mais, ce qui échappe à plusieurs, il faut que toi, un homme rigoureux et vigoureux tant par ta connaissance que — plus encore — par ta nature tu saches. »

<sup>88</sup> *Cf.* M. P. J. VAN DEN HOUT, *op. cit. n. 1*, p. 250.

atténuées par des figures modérées » (149, 19-21)<sup>89</sup>. La rhétorique apparaît comme une modalité d'expression qui permet à des idées nouvelles de ne pas être rejetées comme trop surprenantes ; c'est, en quelque sorte, une façon de donner des habits décents à l'indécente nouveauté :

toutes les fois que tu auras conçu un *argument un peu obscur*, tourne-le en ton esprit, bouscule-le et combine-le avec des figures diverses et variées et orne-le de mots éclatants. Car il existe un danger que ces pensées nouvelles et inattendues ne paraissent choquantes aux auditeurs, si elles ne sont pas ornées et construites.

*quotienscumque ἀδοξότερον ἐνθύμημα animo conceperis, uoluas illud tumet, diuersis et uariis figurationibus uerses temperesque et uerbis splendidis excolas. Nam quae noua et inopinata audientibus sunt, periculum est, nisi ornentur et figurentur, ne uideantur absurda* (150, 8-11)<sup>90</sup>.

Certes, il ne s'agit pas là à proprement parler d'exercices, mais Fronton renvoie l'empereur aux leçons de la rhétorique.

## IX

### Images

Si la correspondance de Fronton présente des exercices rhétoriques connus par les *Progymnasmata*, elle révèle qu'il a recours à un exercice qui n'est attesté nulle part ailleurs : la composition d'images<sup>91</sup>.

<sup>89</sup> *tanto maius periculum sententiis inest nisi figurationibus moderatis temperantur.*

<sup>90</sup> Cf., par exemple, Quintilien, X, 5, 9, qui invite à retourner les idées sous toutes les formes possibles.

<sup>91</sup> L. PERNOT, « Aspetti trascurati dell'educazione retorica nel II secolo d. C. : intorno ai maestri di Marco Aurelio », in F. GASTI & E. ROMANO (eds), *Retorica ed educazione delle élites nell'antica Roma*, Come, Ibis, 2008, p. 95-111.

Marc éprouve du mal parfois à faire les exercices demandés : sur les dix images que Fronton lui a demandé de développer, il bute sur celle qui concerne l'île d'Aenaria (*Ad Marcum Caesarem* III, 7 = 40, 1-9), et Fronton va lui répondre en lui faisant une véritable démonstration : *Est autem quod in insula Aenaria intus lacus est ; in eo lacu alia insula est et ea quoque inhabitatur. Ἐνθὲν δ' εἰκόνα ποιούμεν* (40, 6-8)<sup>92</sup>. Le maître, dans sa réponse, donne la clé en explicitant le comparé : il s'agit d'une représentation de la situation confortable du prince par rapport à l'empereur Antonin, image qu'il peut utiliser pour rendre hommage à l'empereur ; on voit que l'exercice ne fonctionne pas à vide, mais peut avoir prise sur la réalité (*Ad Marcum Caesarem* III, 8, p. 96 F = 40, 11-41, 1).

L'image est conçue, en un sens, comme un moyen d'*ornatus* dans le genre épideictique, puisqu'elle est destinée, chez Fronton, à amplifier la gloire d'Antonin dans un discours d'action de grâces que Marc pourra adresser à son père adoptif ; elle n'est pas gratuite, car elle exprime une vérité à laquelle elle donne la clarté de l'évidence ; elle dépasse l'*ornatus* car elle est avant tout porteuse de sens. Antonin apparaît comme celui qui, par son *πρόνος* rend l'existence de Marc libre de tout souci et lui ouvre la voie d'un bonheur paisible.

Fronton adresse ensuite une leçon à Marc en lui indiquant une méthode pour trouver des images, et lui demande de lui envoyer celles qu'il aura ainsi trouvées, afin qu'il puisse évaluer leur qualité. Il définit d'abord les fonctions de l'image : *Iam primum quidem illud scis, εἰκόνα ei rei adsumi, ut aut ornet quid aut deturpet aut aequiperet aut deminuat aut ampliet aut ex minus credibili credibile efficiat* (41, 10-13)<sup>93</sup>. Les conseils qu'il donne

---

<sup>92</sup> « Voici le point en question : à l'intérieur de l'île Aenaria il y a un lac ; dans ce lac il y a une autre île, qui, elle aussi, est habitée. Nous avons à faire de cela une image. »

<sup>93</sup> « Tout d'abord, tu sais certes qu'une *image* est ajoutée à cette fin : orner quelque chose, flétrir, mettre au même niveau, amoindrir, rehausser ou rendre vraisemblable ce qui l'était peu. » On pourra comparer avec la *Rhétorique à Hérennius* IV, 59, où la *similitudo* est

pour la rédaction des images renvoient à la technique du peintre, du moins pour ce qui est de l'observation : *Postea ubi rei propositae imaginem scribes, ut, si pingeres, insignia animaduertes eius rei cuius imaginem pingeres, item in scribendo facies* (41, 13-15)<sup>94</sup>.

Il donne la liste de ces *insignia* en utilisant un vocabulaire grec emprunté aux Θεοδώρου (...) ἐπιχειρημάτων<sup>95</sup>, aux catégories d'arguments de Théodore de Gadara<sup>96</sup> :

*Insignia autem cuiusque rei multis modis eliges : τὰ ὁμογενῆ, τὰ ὁμοειδῆ, τὰ ὅλα, τὰ μέρη, τὰ ἴδια, τὰ διάφορα, τὰ ἀντικείμενα, τὰ ἐπόμενα καὶ παρακολουθοῦντα, τὰ ὀνόματα, <τὰ> ἐνούσια, τὰ συμβεβηκότα, τὰ στοιχεῖα et fere omnia ex quibus argumenta sumuntur ; de quibus plerumque audisti, cum Θεοδώρου locos ἐπιχειρημάτων tractaremus. Eorum si*

---

présentée comme utilisée *aut ornandi causa* (« pour embellir ») *aut probandi* (ou « pour prouver ») *aut apertius dicendi* (ou « pour rendre plus clair ») *aut ante oculos ponendi* (ou « pour mettre sous les yeux », trad. Achard).

<sup>94</sup> « Ensuite, quand tu rédigeras une image pour un sujet donné, de même que si tu peignais, tu porterais ton attention sur les caractéristiques du sujet dont tu peindrais l'image, tu agiras de même en rédigeant. »

<sup>95</sup> *Rhétorique à Hérennius* II, 2 : *argumentationes, quas Graeci epicheremata appellant* : « raisonnements (appelés en grec *epicheremata*) » (trad. Achard) ; Quintilien, V, 10, 4, conseille de réserver *epicheremata* à « l'argument par lequel nous allons prouver quelque chose » (trad. Cousin) : *argumentum, quo aliquid probaturi sumus*.

<sup>96</sup> Cf. R. POIGNAULT, « Deux îles, des poulets et quelques divinités : images des rapports de parenté dans la famille impériale selon la correspondance de Fronton », in P. DEFOSSE (ed.), *Hommages à Carl Deroux, II : Prose et linguistique, médecine*, Bruxelles, Latomus, 2002, p. 357-371, et « Figures de peintres dans la correspondance de Fronton », in F. GALTIER & Y. PERRIN (eds), *Ars pictoris, ars scriptoris. Mélanges offerts à Jean-Michel Croisille*, Clermont-Ferrand, PUBP, 2008, p. 82-83.

*quid memoriae tuae elapsum est, non inutile erit eadem nos denuo retractare, ubi tempus aderit.*

Cependant tu choisiras de diverses manières les traits distinctifs de ce sujet : *les choses de même espèce, les choses de même nature, le tout, les parties, les caractéristiques spécifiques, les différences, les contraires, les conséquences et les résultats, les noms, les essences, les accidents, les éléments* et presque toutes les autres choses dont on tire des arguments ; tu as souvent entendu parler de ceux-ci, puisque nous avons manié les lieux communs des *argumentations de Théodore*. Si l'un d'entre eux a disparu de ta mémoire, il ne sera pas inutile que nous les révisions de nouveau, lorsque viendra le temps (p. 98 F = 41, 15-22)<sup>97</sup>.

Il renvoie en quelque sorte à son cours : il a déjà étudié ces notions avec son élève en s'appuyant sur Théodore de Gadara<sup>98</sup>, célèbre rhéteur de l'époque de Tibère, auquel réfère souvent Quintilien<sup>99</sup>. En maître attentif à ce que son élève assimile bien les leçons, il est prêt à revenir de façon plus systématique sur ces points. Ensuite, il précise dans quelle catégorie il a puisé pour l'image de l'île Aenaria : ἔν τι τῶν συμβεβηκότων ἔλαβον, τὸ ὅμοιον τῆς ἀσφαλείας καὶ τῆς ἀπολαύσεως (41, 23-25)<sup>100</sup>.

---

<sup>97</sup> Sur le rôle de l'image chez Fronton, cf. P. FLEURY, *op. cit.* n. 29, p. 49-53.

<sup>98</sup> Les dénominations de Théodore de Gadara reprennent avec des variantes les lieux des enthymèmes de la *Rhétorique* d'Aristote (II, 23-24). Quintilien, III, 6, 36, à propos des états de cause cite Théodore de Gadara, *qui de eo an sit et de accidentibus ei quod esse constat, id est περὶ οὐσίας καὶ συμβεβηκότων, existimat quaeri* : « d'après qui l'on doit rechercher, à propos d'une chose, si elle existe, et, l'existence de la chose une fois admise, quelles en sont les circonstances accidentelles, c'est-à-dire chercher περὶ οὐσίας καὶ συμβεβηκότων » (trad. Cousin).

<sup>99</sup> Cf. P. FLEURY dans sa traduction de Fronton, *op. cit.* n. 1, n. 73, p. 98.

<sup>100</sup> « j'ai pris dans les circonstances accidentelles la ressemblance de l'assurance et de la jouissance. »

Et non sans esprit, il l'invite à réfléchir sur l'exercice : *nunc tu per hasce vias ac semitas quas supra ostendi quaeres, quonam modo Aenariam commodissime peruenias*<sup>101</sup>.

## X

### Déclamations

La correspondance contient des traces des exercices de déclamation. Marc envoie à Fronton une argumentation *contra somnum*, comportant de nombreuses citations de vers grecs, presque essentiellement d'Homère (*Ad Marcum Caesarem* I, 4 = 5, 21-8, 7), en réponse à une lettre qu'il avait reçue de son maître qui lui vantait les mérites du sommeil ; tout se passe comme si nous nous trouvions devant une sorte de controverse épistolaire, où les arguments de l'adversaire sont retournés.

Nous avons conservé deux sujets proposés par Fronton à Marc (*Ad Marcum Caesarem* V, 37 = 75, 12-17 ; V, 42 = 76, 20-77, 7, p. 136 et 138 F). Fronton qualifie ces devoirs de *materia* (« du matériel » 75, 13) : dans le premier cas, « un consul du peuple romain dépose sa toge prétexte et revêt une armure de combat ; parmi les jeunes gens aux Quinquatries, il tue un lion sous le regard du peuple romain. Il est dénoncé aux censeurs » (75, 13-15)<sup>102</sup> ; dans le second cas, « Le tribun de la plèbe, M. Lucilius, alors que ses collègues avaient décidé la relaxe, jeta en prison de sa propre initiative, contre leur avis, un homme libre, citoyen romain. Pour cette raison, il est blâmé par les censeurs » (77, 3-5)<sup>103</sup>. Après avoir énoncé le sujet, à chaque fois Fronton donne

---

<sup>101</sup> « À présent, c'est à toi, par ces voies et ces sentiers que je t'ai indiqués plus haut, de chercher de quelle manière parvenir le plus convenablement à Aenaria. »

<sup>102</sup> *consul populi Romani posita praetexta manicam induit, leonem inter iuuenes quinquatribus percussit populo Romano spectante. Apud censores expostula<tur>.*

<sup>103</sup> *M. Lucilius tribunus pl(ebis) hominem liberum, ciuem Romanum, cum collegae mitti iuberent, aduersus eorum sententiam ipsius ui in carcerem compegit. Ob eam rem a censoribus notatur.*

des instructions, brèves, en grec : d'une part, Διασκεύ<α>σον, αὐξήσον (« *Dispose et développe* » 77, 5-6)<sup>104</sup> ; d'autre part, *diuide primum causam, εἶτα εἰς ἑκάτερα τὰ μέρη ἐπιχείρησον καὶ κατηγορῶν καὶ ἀπολογούμενος* (75, 16)<sup>105</sup>. Conformément à son habitude, Fronton a recours à des termes techniques grecs, qu'il doit emprunter à ses maîtres Athénodote et Denys le Petit.

P. Fleury a récemment montré<sup>106</sup> que ces sujets de déclamation présentent la particularité d'être ancrés dans l'histoire et les institutions de Rome et de ne pas être dénués de liens avec des enjeux politiques contemporains. Ce sont là des exercices qui ne sont nullement formels.

Mais Marc n'est pas toujours un élève docile. Il critique un sujet envoyé par son maître, qu'il considère comme *materiam cruentam*, « sujet sanglant », et dit qu'il n'a pas encore lu les *excerpta* de Coelius Antipater qu'il avait à lire, et qu'il ne le fera pas avant d'avoir bien saisi le sens du sujet ; en outre, il est pris par la rédaction d'un discours et a du mal à se livrer à des exercices d'écriture (*Ad Marcum Caesarem* III, 9 = 42, 16-17).

Quand la philosophie prend plus de place dans sa vie, il est moins enclin à faire les exercices proposés par Fronton : ainsi la

<sup>104</sup> Sur l'*amplificatio*, cf., par exemple, Quintilien, VIII, 4.

<sup>105</sup> « En premier, divise la cause, puis pour chacune des parties, tente de démontrer l'accusation et la défense. » On rapprochera de Cicéron, *De oratore* II, 80 : *Iubent enim exordiri ita, ut eum qui audiat beniuolum nobis faciamus et docilem et attentum ; deinde rem narrare et ita, ut ueri similis narratio sit, ut aperta, ut breuis ; post autem diuidere causam aut proponere ; nostra confirmare argumentis ac rationibus ; deinde contraria refutare* : « Il faut, disent-ils, rendre par l'exorde l'auditeur bienveillant, docile et attentif ; ensuite exposer les faits dans une narration vraisemblable, claire et courte ; puis diviser la cause, établir la proposition ; puis confirmer sa thèse par des arguments et des preuves, et réfuter la thèse opposée » (trad. Courbaud).

<sup>106</sup> P. FLEURY, « Évanescence de la déclamation dans le corpus frontonien », à paraître dans les *Actes du colloque Présence de la déclamation antique (suasoires et controverses grecques et latines)* tenu à Clermont-Ferrand et à Strasbourg (novembre 2011 et mai-juin 2012).

lecture d'Ariston le détourne d'écrire ce que Fronton lui avait demandé, et il ne veut plus rédiger *in utramque partem*, mais seulement le pour ou le contre, par exigence philosophique (*Ad Marcum Caesarem* IV, 13 = 67, 23 sq.).

Une autre fois, il demande des précisions historiques sur le sujet de déclamation que Fronton lui a envoyé ; le thème lui semble invraisemblable (*ἀπίθανος ὑποθέσις*) ; il doit travailler beaucoup, dit-il, pour faire en sorte que le propos soit vraisemblable (*credatur*) au lieu d'être irritant (*irascatur*) (*Ad Marcum Caesarem* V, 38 = 75, 19-76, 2)<sup>107</sup>. Marc veut un solide ancrage dans la réalité.

Dans un même souci d'exactitude, il demande, ailleurs (*Ad Marcum Caesarem* V, 41 = 76, 18-19), le nom du tribun de la plèbe frappé d'un blâme par le censeur Acilius<sup>108</sup>. Marc conteste parfois (*Ad Marcum Caesarem* V, 43 = 77, 9-13) assez vivement les sujets : il demande ainsi un « sujet copieux » (*uberem (...) materiam*), car dans la cause concernant le tribunal des *centumviri* qu'il a à traiter, il ne trouve que « verbiage » (*ἐπιφωνήματα*) ; et il réclame un « thème qui sonne haut » (*clamosam ὑπόθεσιν*).

## XI *Actio*

Fronton montre aussi son intérêt pour l'*actio* oratoire, mais nous n'avons pas à proprement parler de mention d'exercices. Marc (*Ad Marcum Caesarem* I, 6, 1, p. 50 F = 10, 5) déclare, d'un mot grec, *ὑπεκρινάμην*, qu'il a « joué » devant Antonin des passages du discours de Fronton sur les testaments d'Asie,

---

<sup>107</sup> Sur la question de la vraisemblance, *cf.*, par exemple, Quintilien, II, 10, 5.

<sup>108</sup> Rien ne permet de considérer la lettre *Ad Marcum Caesarem* V, 42, où Fronton lui donne un sujet concernant le tribun M. Lucilius comme une réponse à la lettre précédente, car tout laisse penser que Fronton expose là pour la première fois le sujet, qu'il fait suivre des conseils usuels.

façon de souligner le rôle de l'*actio* oratoire, à laquelle Fronton ne devait pas manquer d'être attaché. Fronton reprend, d'ailleurs, l'image dans *Ad Marcum Caesarem* I, 7, 3, p. 60 F = 15, 2, en se réjouissant d'avoir eu « le César Marcus » comme « acteur » et « l'empereur Titus » comme « auditeur » (*M. Caesar actor, Titus imperator auditor*), comme s'il s'était agi d'une déclamation.

Fronton, en tout cas, ne néglige pas la question de l'*actio*, à l'instar de l'*Institution oratoire* de Quintilien (XI, 3) qui préconise des exercices et une hygiène pour favoriser la diction et recommande de prêter attention à son image et à son visage ; Fronton recommande ainsi à Marc le sommeil pour préserver ses forces afin de pouvoir prononcer au mieux les discours qu'il a à prononcer : *dormei per istas noctes, ut forti colore in senatum uenias et uehementi latere legas* (*Ad Marcum Caesarem* V, 1, p. 130 F = 69, 41-42)<sup>109</sup>.

Dans *Ad Antoninum Imperatorem* I, 2, 6, p. 156 F = 88, 28-29, à un moment où Marc pense que l'enseignement rhétorique qu'il a reçu s'est peu à peu dissipé, Fronton, le rassurant, revient, outre sur le contenu des discours, sur des éléments de l'*actio* : *ita multa et grata sunt ingeni et oris et uocis et facundiae tuae delenimenta*<sup>110</sup>.

D'autre part, dans une lettre adressée à Gavius Squilla Gallicanus (*Ad amicos* I, 27, p. 304 F = 185, 13-186, 6), Fronton indique que son correspondant a eu sur lui cet avantage qu'il a pu assister au discours de leur « fils » (*filio nostro*), dont on ne sait quelle était l'identité, sans doute un fils de Gavius : Fronton n'a eu que les échos rapportés par ses élèves, (à moins que peut-être il n'ait disposé du texte), mais Squilla Gallicanus a pu voir l'*actio* : *non enim audisti tantum, sed et uidisti agentem ; nec*

---

<sup>109</sup> « dors durant toutes ces nuits pour venir au Sénat le teint fortifié et donner tes lectures d'un souffle vigoureux. »

<sup>110</sup> « tant sont nombreuses et aimables les grâces de ton esprit, de ton visage, de ta voix et de ton éloquence. »

*eloquentia sola, sed etiam uultu eius et gestu laetatus es. Ego tametsi quid dixerit scio, tamen ignoro quemadmodum dixerit*<sup>111</sup>.

Ainsi, dans une correspondance qui s'étend sur, sans doute, plus d'un quart de siècle et que l'on date approximativement de 139 à 161-167<sup>112</sup>, on perçoit toujours l'attention que porte Fronton aux exercices rhétoriques, bien au-delà de la période où il a été *magister imperatorum Luci et Antonini* (ILS 1129) ; il demeure au fond de lui-même ce maître, prodiguant les conseils. En effet, il importe avant tout, à ses yeux, pour l'empereur, comme pour tout citoyen, de posséder le meilleur instrument de communication et l'outil le mieux adapté à l'expression de la pensée. Il a fait pratiquer à ses élèves les exercices traditionnels, que l'on peut retrouver dans les *Progymnasmata*, dans la *Rhétorique à Hérennius*, ou chez Cicéron et Quintilien, en y ajoutant, de façon originale, un travail sur les images, qui sont essentielles dans sa conception du style. Il effectue de temps à autre des renvois théoriques en se référant assez souvent à une terminologie technique grecque empruntée à ses maîtres. On peut remarquer que la théorie et les exercices ne valent pas seulement pour les premières années de l'enseignement : ainsi, dans le *De eloquentia*<sup>113</sup>, qu'on situe à une époque où Marc Aurèle est désormais empereur, l'ancien maître emploie un vocabulaire rhétorique technique grec pour essayer de ramener Marc Aurèle dans la voie de l'éloquence en lui montrant que les philosophes, comme Chrysippe qu'il prise tant, recouraient aux armes de la rhétorique ; vers la même époque, dans le *De feriis Alsiensibus*<sup>114</sup>,

---

<sup>111</sup> « en effet, non seulement tu l'entendis, mais tu le vis aussi plaider ; tu te réjouis non pas de sa seule éloquence, mais aussi de son visage et de ses gestes. Moi, quoique sachant ce qu'il a dit, j'ignore cependant la manière dont il l'a dit. »

<sup>112</sup> Voir pour chaque lettre le point établi par M. P. J. VAN DEN HOUT, *op. cit. n. 1*.

<sup>113</sup> M. P. J. VAN DEN HOUT, *Ibid.*, p. 313, date cet ensemble de lettres de 161-167.

<sup>114</sup> M. P. J. VAN DEN HOUT, *Ibid.*, p. 509, le date de 162.

sous le prétexte d'imaginer ce que doit être son emploi du temps dans ce lieu de villégiature, il lui conseille des lectures ; et, lui-même, dans *Ad Antoninum Imperatorem* III, 1<sup>115</sup>, lui fournit des *excerpta* de Salluste pour illustrer la technique du portrait, et, dans les *Principia historiae*<sup>116</sup>, il propose une comparaison entre la guerre parthique de Trajan et celle qu'ont menée Marc Aurèle et Lucius Verus ; or, l'on sait que la σύγκρισις était aussi un exercice préparatoire recommandé dans les traités<sup>117</sup>, qui se trouve ici mis en pratique dans le « monde réel ».

On repère, donc, dans la correspondance de Fronton — qui, certes, ne constitue pas un traité rhétorique sous forme épistolaire —, les marques de son enseignement et les traces des exercices qu'il donnait à effectuer. On constate que les *progymnasmata*, comme, par exemple, la fable, le récit, l'éloge, la paraphrase, la maxime, le lieu commun, y ont leur place. L'enseignement supérieur du rhéteur latin n'est pas totalement coupé de celui du *grammaticus*, d'ailleurs, en Grèce, les traités de *progymnasmata* étaient le fait de rhéteurs<sup>118</sup> : Fronton reprend, en les approfondissant et en les portant à un niveau plus élevé, les exercices préparatoires, pour, ensuite, les faire mettre pleinement à l'œuvre dans les controverses et les suasoires et dans les discours réels qui attendent ses élèves princiers. Suétone nous a appris que d'abord ce furent les grammairiens qui enseignèrent la rhétorique latine et qu'ensuite les grammairiens gardèrent ou créèrent des exercices destinés à préparer à l'éloquence (*ad*

---

<sup>115</sup> M. P. J. VAN DEN HOUT, *Ibid.*, p. 250, propose avec prudence pour cette lettre 161-163.

<sup>116</sup> M. P. J. VAN DEN HOUT, *op. cit.*, p. 463, date le texte de 166, tandis que la plupart des chercheurs le placent en 165.

<sup>117</sup> Aelius Théon, *Progymnasmata* 10 ; Aphthonios, *Progymnasmata* 10 ; Pseudo-Hermogène, *Progymnasmata* 8 ; Quintilien, II, 4, 21 : *comparatio*.

<sup>118</sup> J. A. FERNANDEZ DELGADO, « Influencia literaria de los *progymnasmata* », in J. A. FERNANDEZ DELGADO, F. PORDOMINGO & A. STRAMAGLIA (eds), *Escuela y literatura en Grecia antigua*, Cassino, Università degli Studi di Cassino, 2007, p. 278.

*eloquentiam praeparandam*, Suétone, *De grammaticis et rhetoribus* IV, 6-7). Quintilien ajoute aux tâches du *grammaticus*, qui sont la *ratio loquendi* et l'*enarratio auctorum* (« la technique de l'expression » et « l'explication des auteurs »), des *dicendi primordia* (« exercices préparatoires »)<sup>119</sup>, dont il donne un aperçu (travail sur les fables, paraphrases, aphorismes, chries, étimologies), en attendant l'enseignement du rhéteur. Soucieux d'une transition harmonieuse, dans les premiers exercices chez le rhéteur, « il (lui) semble tout à fait opportun de commencer par ce qui a quelque analogie avec les notions apprises par les enfants chez le maître de grammaire »<sup>120</sup> : *narratio (fabula, argumentum, historia, ἀνασκευή, κατασκευή)*, *laudare, uituperare, comparatio, communes loci, thesis*, et, à un stade plus avancé, *legum laus ac uituperatio* (Quintilien, II, 4, 2-42). Fronton va plus loin encore, puisque certaines de ces pratiques semblent accompagner toute la vie. La notion de modèle y est très forte : c'est pourquoi Fronton fait circuler pour les donner à lire certains de ses textes, discours, récits ou *laudes*, ou recommande la lecture d'auteurs dont il fournit éventuellement des *excerpta*, auteurs qui ne répondent pas au canon de Quintilien, puisqu'ils sont, de préférence, archaïques et qu'il ne s'agit pas uniquement d'orateurs et d'historiens, dont Quintilien prônait la lecture chez le rhéteur, mais aussi de poètes, que l'auteur de l'*Institution oratoire* réservait au *grammaticus* (Quintilien, II, 5, 1).

Fronton n'a pas accompli en vain sa tâche de maître de rhétorique latine, même si son impérial élève a été saisi par la philosophie ; on a pu remarquer<sup>121</sup> que son enseignement a été efficace, malgré tout : ainsi le recours aux mots rares ou

---

<sup>119</sup> Quintilien, I, 9, 1 (trad. Cousin).

<sup>120</sup> *Ac mihi opportunus maxime uidetur ingressus ab eo cuius aliquid simile apud grammaticos puer didicerit.* Quintilien, II, 4, 1 (trad. Cousin).

<sup>121</sup> M. ALEXANDRE, *op. cit.* n. 76, p. 153 ; P. GRIMAL, *op. cit.* n. 12, quant à lui, met en lumière le rôle « philosophique » des images comme moyen d'explication et de découverte d'harmonies profondes dans l'univers, qui trouvent une justification dans le stoïcisme.

nouveaux, l'utilisation des traits dans ses *Pensées* sont à mettre en relation avec les leçons de Fronton, de même que le rôle dévolu aux images et le jeu des variations dans les sentences. Ce qui est sans doute le plus remarquable ici, c'est que les traces qui nous sont laissées de cet enseignement dans la correspondance le montrent comme faisant partie intégrante de la vie quotidienne et nous avons l'impression de saisir sur le vif, grâce à cet échange à distance constituant un complément, puis un prolongement des « cours » que Fronton pouvait dispenser lors de ses entretiens, un enseignement éminemment vivant, mêlant étude des figures et considérations familiales ou de santé. L'enseignement de Fronton, même si Marc Aurèle a fait preuve à certains moments de réticences et si, dans les *Pensées* (I, 11), il met l'accent essentiellement sur sa dimension morale en remerciant son maître de l'avoir mis en garde contre les vices de la tyrannie et contre la sécheresse de cœur des patriciens, a porté ses fruits, à la fois dans le domaine technique et dans celui de l'éthique, en contribuant à faire advenir, conformément aux vœux de son cher Caton un *uir bonus dicendi peritus* (Quintilien, XII, 1, 1).